

# **VENDREDI 22 MAI 2015**

« Voir » la fin de la civilisation industrielle.

- = Mais, vraiment, combien 'durables' sommes-nous ? (Paul Chefurka) p.1
- = Réchauffement climatique: le Jet-stream, dernière victime en date? p.24
- = Contempler la limite (Paul Chefurka) p.26
  
- = Turbulences "invisibles" sur le marché obligataire (Bill Bonner) p.28
- = Pourquoi la Chine achète de l'or : la vraie raison (Jim Rickards) p.30
- = Confirmation de la modération aux Etats-unis p.32
- = DE QUOI LA GRÈCE VA-T-ELLE FINIR PAR ÊTRE LE SYMBOLE ? (François Leclerc) p.33
- = Finalement l'assurance vie fait perdre de l'argent !! » (Charles sannat) p.35
- = A propos de 6 des plus grandes banques du monde: 'criminalité à grande échelle' et 'la manipulation faisait partie de leur culture d'entreprise' p.39
- = 1975-2015 : Une crise ? Quelle crise ? (Bruno Colmant) p.41
- = La banque fédérale de New York ne respire plus sans l'accord de Washington (Mac Slavo) p.43
- = Japon: la production industrielle a chuté plus que prévu en mars (-0,8%) p.46
- = Derrière la bulle, le Mistigri, une Grande Expérience criminelle. (Bruno Bertez) p.47
- = L'Iran menace de tirer 80.000 missiles contre Israël p.55



## **Mais, vraiment, combien 'durables' sommes-nous ?**

Paul Chefurka mardi 4 juin 2013

Voici ma traduction [Paul Racicot] de l'article de Paul Chefurka : *No really, how sustainable are we?*, daté du 16 mai 2013 et libre de droits d'auteur.

Bonne lecture !

\* \* \*

Depuis les écrits de Thomas Malthus au début des années 1880, et tout spécialement depuis la publication de La Bombe P (*The Population Bomb*) par Paul Ehrlich en 1968, nombreux sont les experts qui se sont gratté le crâne en se demandant quelle pourrait bien être la population humaine 'durable' (1) à long terme sur la planète Terre.

(1) Traduction habituelle de *sustainable*. Autres traductions possibles : soutenable, viable.

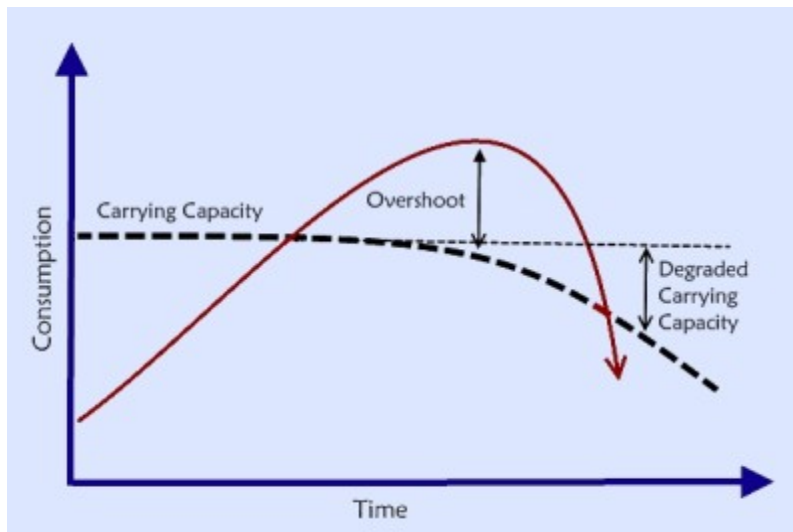


Cette question est intrinsèquement liée à celle du dépassement écologique (*ecological overshoot*), si habilement décrit par [William R. Catton Jr.](#) dans son livre *Overshoot : The Ecological Basis of Revolutionary Change (1980)*. De combien avons-nous déjà poussé notre population et nos niveaux de consommation au-delà de la capacité porteuse (ou de charge) à long terme de la planète ?

*Cet article esquisse mes réflexions actuelles sur la capacité porteuse (carrying capacity) et le dépassement (overshoot), et présente six estimés de la taille d'une population humaine durable.*

### **La capacité porteuse**

La [capacité porteuse](#) (ou de charge), une expression bien connue en écologie, a un sens évident et passablement intuitif : « La taille maximum de la population d'une espèce que l'environnement peut soutenir indéfiniment – en raison de la nourriture, de l'habitat, de l'eau et autres nécessités disponible dans l'environnement. »



Malheureusement, plus vous la contemplez, plus cette définition devient nébuleuse et controversée, spécialement lorsque vous considérez la capacité porteuse planétaire pour les êtres humains. Les écologistes feront valoir que notre nombre a déjà grandement dépassé la capacité porteuse de la planète, alors que d'autres (notamment, les économistes et les politiciens...) feront valoir que nous n'y sommes pas encore !

Cette confusion peut se manifester parce que nous tendons à confondre deux compréhensions très différentes de l'expression « capacité porteuse ». Dans le cadre de la présente discussion, je nommerai celles-ci la vue « subjective » et les vues « objectives » de la capacité porteuse.

La vue **subjective** est la capacité porteuse du point de vue d'un membre de l'espèce en question. Plutôt que de provenir d'une évaluation rationnelle, analytique de la situation globale, elle est un jugement fondé sur l'expérience (2). En tant que tel, il tend à être limité à la population de cette même espèce, tout en offrant un horizon temporel limité – la situation présente compte bien davantage que quelque possibilité future. Ce qui importe le plus en cette vue est combien de membres de sa propre espèce seront aptes à survivre afin de se reproduire. Aussi longtemps que ce nombre continue de croître, nous assumons que tout va bien – que nous n'avons pas encore atteint la capacité porteuse de notre environnement.

(2) Ma traduction de *an experiential judgment*.

De ce point de vue subjectif, l'humanité n'a même pas encore atteint ni même dépassé la capacité porteuse globale de la Terre – après tout, notre population s'accroît encore. Il est tentant d'assigner principalement cette vue aux économistes néoclassiques et aux politiciens, mais, en vérité, la plupart d'entre nous sommes enclins à voir les choses ainsi. En fait, toutes les espèces, humains inclus, ont cette tendance, que ce soit conscient ou non.

Les espèces ont tendance à poursuivre leur accroissement jusqu'à ce que des facteurs extérieurs tels qu'une maladie, des prédateurs, la raréfaction de nourriture ou autre ressource – ou un changement climatique – interviennent. Ces facteurs définissent la capacité porteuse « **objective** » de l'environnement. Cette vue objective de la capacité porteuse est celle d'un observateur qui adopte une position extérieure à l'espèce en question. C'est le point de vue typique d'un écologiste regardant un reine sur l'Île St-Mathieu ou l'impact de l'humanité sur d'autres espèces et sur sa propre ressource de base (3).

### (3) Ma traduction de *its own resource base*.

C'est cette vue qui est habituellement assumée par les écologistes lorsqu'ils usent de l'expression brute « la capacité porteuse », et c'est une évaluation à laquelle on ne peut parvenir qu'en passant par l'analyse et le raisonnement déductif. C'est la vue que je soutiens, et ses implications à l'égard de notre futur n'ont rien de réconfortant.

Lorsqu'une espèce bute contre les limites posées par la capacité porteuse objective de l'environnement, sa population commence à décliner. L'humanité est maintenant en ce lieu inconfortable où des observateurs objectifs ont détecté notre condition de dépassement, mais la population, en tant que tout, ne l'a pas encore reconnue. En poussant plus fort contre les limites de la capacité porteuse objective de la planète, les choses commencent à aller mal. De plus en plus de personnes ordinaires reconnaissent le problème, ses symptômes devenant plus évidents aux spectateurs occasionnels. Le problème est, bien sûr, que nous avons franchi la capacité porteuse objective de la planète depuis un bon bout de temps.

Une réplique typique à cet argumentaire est que les humains ont « étendu notre capacité porteuse » par l'innovation technologique. « Regardez la Révolution verte ! Malthus avait vraiment tort. Il n'y a pas de limites à l'ingéniosité humaine ! » Lorsque nous disons de telles choses, nous parlons évidemment d'un point de vue subjectif. De ce point de vue expérientiel, anthropocentrique, nous avons en effet rendu notre environnement apte à nous porter en plus grand nombre. C'est la seule vue qui importe au niveau biologique, évolutif ; il est ainsi peu surprenant que la plupart des membres de notre espèce s'en satisfassent.

Le problème avec ce point de vue est que tout indicateur objectif de dépassement est au rouge. Du changement climatique à l'acidification des océans qui ont pour origines nos cheminées et tuyaux d'échappement, via la déforestation et la désertification qui accompagnent notre expansion de l'agriculture et de notre espace habité, à l'extinction d'espèces non-humaines dans le monde naturel, la planète signale d'urgence une condition de dépassement.

Les humains ont une envie souterraine de croissance, une immense capacité intellectuelle d'innovation et une incapacité biologique à se positionner hors de notre perspective anthropocentrique et chauvine. Cette combinaison a rendu inévitable que nous atterrissions, nous et le reste de la biosphère, dans l'insoluble situation écologique globale actuelle.

## **Dépassement**

Lorsqu'une population dépasse sa capacité porteuse, elle entre dans une condition nommée dépassement. Parce que la capacité porteuse est définie comme la population maximum qu'un environnement peut maintenir indéfiniment, le dépassement doit, par définition, être temporaire. Les populations déclinent toujours à (ou sous) la capacité porteuse. Le temps qu'elles demeurent en dépassement dépend des ressources stockées qui soutiennent l'enflure de leur nombre. Les ressources peuvent être la nourriture, mais elles peuvent aussi être n'importe quelle ressource qui puisse aider à maintenir leur nombre. Pour les humains, l'une des ressources primaires est l'énergie, qu'elle soit puisée à des flux (la lumière solaire, le

vent, la biomasse) ou dans des stocks (charbon, pétrole, gaz, uranium, etc.). Une espèce entre habituellement en dépassement lorsqu'elle puise dans la réserve d'une ressource particulièrement riche mais épuisable. Tels que les combustibles fossiles, en l'occurrence...

Dans le règne animal, la croissance démographique tend à suivre une courbe logistique. C'est une courbe en S qui démarre lentement lorsque l'espèce est introduite pour la première fois dans un écosystème qui, à un certain point ultérieur, s'élève très rapidement lorsque la population s'établit et qui, finalement, plafonne lorsque la population sature sa niche.

Les humains ont poussé l'enveloppe de notre courbe logistique pour la majeure partie de notre histoire. Notre population s'est accrue lentement lors des dernières centaines de milliers d'années, alors que nous développons graduellement les habiletés nécessaires à négocier avec nos environnements variés et changeants, particulièrement le langage, l'écriture et l'arithmétique. Développant et disséminant ces habiletés, notre capacité à modifier notre environnement s'est accrue, de même que notre taux de croissance démographique.

Si nous n'avions pas découvert la ressource énergétique stockée des combustibles fossiles, notre courbe de croissance logistique aurait probablement plafonné il y a de cela quelque temps, et nous serions bien en voie d'atteindre un équilibre avec les flux d'énergie du monde qui nous entourent, à peu près comme toutes les autres espèces le font. Notre nombre aurait plafonné pour osciller autour d'un niveau beaucoup plus bas qu'aujourd'hui, comparable à celui atteint, il y a de cela des dizaines de milliers d'années, par les populations de chasseurs-cueilleurs.

Malheureusement, notre découverte du potentiel énergétique du charbon créa ce que les mathématiciens et les théoriciens des systèmes ont nommé « un point de bifurcation » ou ce qui est mieux connu, en certains cas, comme « un point de basculement ». C'est un point où un système diverge d'un chemin à un autre en raison de quelque influence sur les événements. La face malchanceuse de l'affaire est que les points de bifurcation sont généralement irréversibles. Une fois passé un tel point, le système ne peut revenir à un

point antérieur.

Étant donné l'impact qu'ont eu les combustibles fossiles sur le développement de la civilisation mondiale, leur découverte constitua clairement une telle bifurcation. Plutôt que de s'aplatir en douceur comme la courbe de croissance des autres espèces, la nôtre continua de s'élever. Et s'élève et s'élève encore.

### **Qu'est-ce qu'un niveau de population durable ?**

Nous parvenons maintenant au cœur de notre sujet. D'accord, nous acceptons tous que l'espèce humaine est en dépassement (4). Mais de combien ? Quel est la capacité porteuse de notre planète ? Après tout, les réponses à ces questions définissent une population *durable*...

#### (4) ...de la capacité porteuse de la biosphère.

Sans surprise, les réponses sont assez difficiles à démêler. Différents chiffres ont été avancés, chacun avec son ensemble d'hypothèses explicites et implicites – dont celle, et non la moindre, du niveau de vie standard présumé de l'individu moyen. Pour ceux qui sont familiers avec l'équation de Ehrlich et Holdren  $I = PAT$ , si 'I' représente l'Impact environnemental d'une population durable, alors pour chaque valeur d'une population 'P', il y a une valeur correspondante pour 'AT', le niveau d'Activité et de Technologie qui peut être maintenu pour ce niveau démographique (5). Autrement dit, plus notre niveau de vie s'élève, plus bas doit chuter notre niveau démographique pour qu'il soit durable. Ce qui est discuté plus à fond dans un article antérieur : *Empreintes thermodynamiques* ([\*Thermodynamic Footprints\*](#)).

#### (5) Ma traduction de *population level* (ou nombre d'habitants).

Pour avoir quelque idée de l'énorme spectre d'incertitude des estimations de la durabilité, nous jetterons un coup d'œil à six évaluations, chacune d'entre elles menant à un dénouement fort différent. Nous commencerons avec la plus optimiste et poursuivrons notre chemin vers le bas de l'échelle.

## L'évaluation de l'empreinte écologique

Le concept d'[empreinte écologique](#) fut développé en 1992 par William Rees et Mathis Wackernagel à l'Université de la Colombie-britannique (6), Canada.

### (6) University of British Columbia

L'empreinte écologique est une mesure de la demande humaine sur les écosystèmes de la Terre. C'est une mesure standardisée de la demande pour le capital naturel qui peut être mis en contraste avec la capacité écologique des écosystèmes à se régénérer. Elle représente la somme des surfaces terrestres et marines nécessaire à fournir les ressources qu'une population humaine consomme, et à assimiler les déchets associés. Comme usuellement publiée, cette valeur est une évaluation du nombre de planètes Terre qu'il faudrait pour soutenir l'humanité alors que tous poursuivent leur style de vie.

Elle comporte un nombre de défauts assez flagrants l'amenant à être hyper optimiste. L'« empreinte écologique » vaut fondamentalement et seulement pour les ressources renouvelables. Elle inclut un facteur théorique, mais sous-estimé, pour les ressources non renouvelables. Elle ne tient pas compte des effets du changement climatique qui se déploient, de l'acidification des océans ou de la perte de biodiversité (i.e. l'extinction des espèces). Il est intuitivement clair qu'aucun nombre de 'planètes supplémentaires' ne pourrait compenser une telle dégradation.

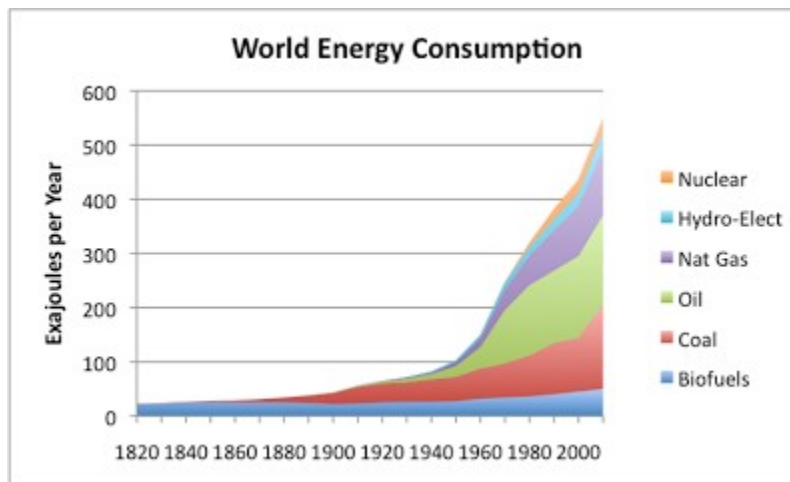
Pourtant, l'évaluation faite à la fin de 2012 est que notre empreinte écologique globale est d'environ « 1,7 planète ». Autrement dit, il y a au moins 1,7 fois trop d'activité humaine pour garantir la santé à long terme de cette seule et solitaire planète. Pour le formuler encore autrement, nous sommes en dépassement de 70 %.

Il serait probablement juste de dire que, par cette méthode comptable, la population durable serait de  $7 / 1,7$ , soit environ quatre milliards d'individus à notre niveau actuel moyen d'affluence. Comme vous le verrez, d'autres évaluations font que cet estimé ressemble à un heureux fantasme.



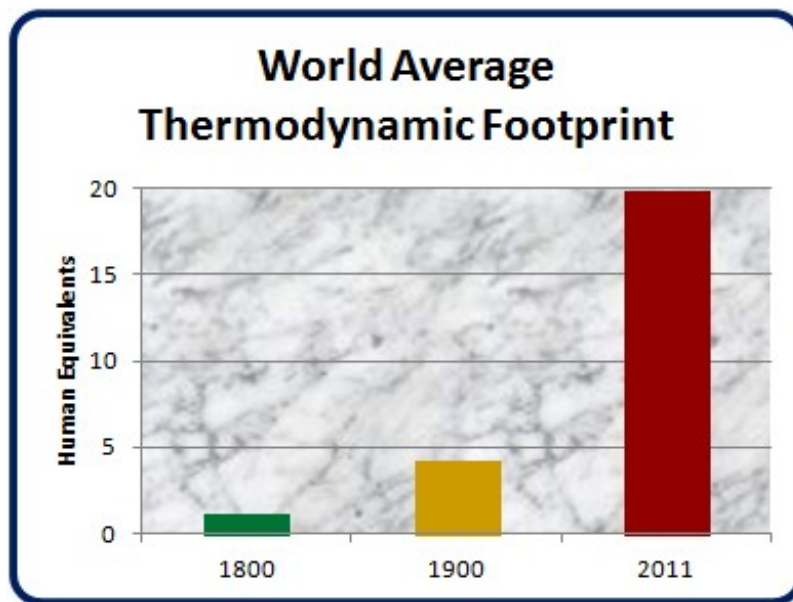
## L'évaluation du combustible fossile

Le principal accélérateur de l'activité humaine lors des derniers 150 à 200 ans a été le combustible fossile. Avant 1800, il y avait très peu de combustibles fossiles d'utilisation courante, la plus grande part de l'énergie étant dérivée du bois, du vent, de l'eau, de la force animale et humaine. Le graphe suivant démontre l'ascension précipitée de l'usage du combustible fossile et, plus spécialement, depuis 1950.



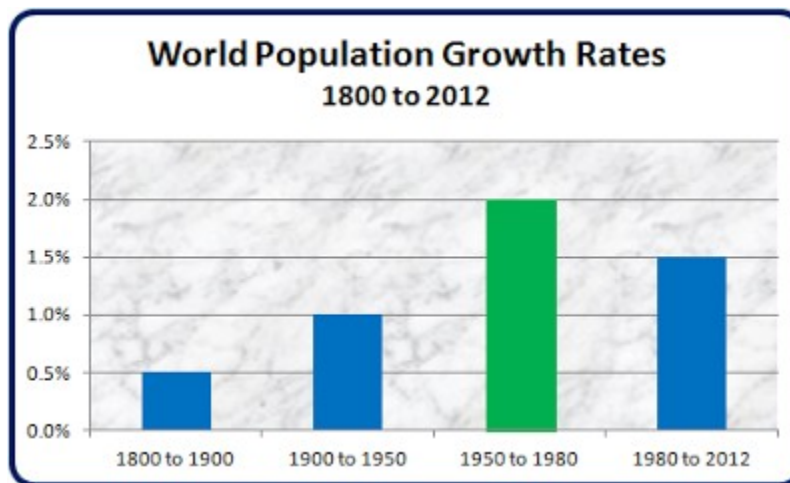
*Graphe réalisé par Gail Tverberg*

Cette information fut la base de mon analyse précédente : *Empreintes thermodynamiques* ([\*Thermodynamic Footprints\*](#)). Cet article investigate l'influence de l'énergie technologique (dont 87 % provient des combustibles fossiles) sur l'impact humain planétaire : de combien multiplie-t-elle l'effet de chaque « singe nu »... Le graphe suivant illustre le multiplicateur en différents points de l'histoire :



Les combustibles fossiles ont alimenté la croissance dans tous les aspects de la civilisation, incluant la croissance démographique. La « [Révolution verte](#) » en agriculture – qui fut démarrée par le Prix Nobel Norman Borlaug à la fin des années 1940 – a été largement insufflée par les combustibles fossiles, s'appuyant sur la mécanisation, l'irrigation motrice et les fertilisants synthétiques dérivés des combustibles fossiles. Cette croissance énorme en production alimentaire soutint une hausse rapide de la population via une boucle de rétroaction écologique classique : plus de nourriture (offre) => plus de population (demande) => plus de nourriture => plus de population, etc.

Au fil des décennies centrales de la révolution verte, de 1950 à 1980, la population mondiale a presque doublé, passant de moins de 2,5 milliards à plus de 4,5 milliards. La croissance moyenne de la population au cours de ces trois décennies a été de 2 % par an. Comparez cela aux 0,5 % de 1800 à 1900, 1,00 % de 1900 à 1950, et de 1,5 % à partir de 1980 jusqu'à maintenant :



Cette analyse rend tentante de conclure qu'une population durable pourrait ressembler à celle de 1800, avant la Révolution verte, et avant l'adoption globale des combustibles fossiles : environ 1 milliard d'individus vivant d'environ 5 % de l'énergie globale moyenne aujourd'hui consommée.

C'est tentant (en grande partie parce que cela semble vaguement possible), mais malheureusement, ce nombre (d'individus) est peut-être encore trop élevé. Même en 1800, les signes de dépassement démographique étaient clairs, si ce n'est bien reconnu : il y avait déjà un déboisement généralisé à travers l'Europe et le Moyen-Orient, et la désertification s'était installée dans les zones agricoles précédemment luxuriantes de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.

Sans oublier que si nous avons démarré avec « seulement » un milliard d'individus, un taux de croissance annuel d'à peine 0,5 % ramènerait la population à plus de sept milliards en seulement 400 ans. À moins que le taux de croissance puisse être maintenu très près de zéro, une telle situation est décidément non durable.

### **L'évaluation de la densité démographique**

Il y a une autre façon d'aborder la question. Si nous supposons que l'espèce humaine fut durable à un certain moment dans le passé, quel moment pourrions-nous choisir et quelles conditions contribuèrent alors à notre développement apparemment durable ?

J'utilise une définition très stricte de la durabilité. Elle se lit à peu près ainsi : « La durabilité est la capacité d'une espèce à survivre à perpétuité sans endommager l'écosystème planétaire lors du processus (de survie de l'espèce). » Ce principe ne s'applique qu'aux propres actions d'une espèce, et non de forces externes incontrôlables – tels les cycles de Milankovitch, les impacts d'astéroïdes, la tectonique des plaques, etc.

Afin de trouver une population pour laquelle j'étais assez confiant qu'elle rencontre ma définition de la durabilité, j'ai dû chercher bien loin dans l'histoire – en fait, à l'époque paléolithique. Les conditions de durabilité que j'ai choisies étaient : une densité de population très faible et une très faible utilisation de l'énergie, toutes deux maintenues sur plusieurs milliers d'années. J'ai aussi supposé que la population utiliserait autant d'énergie que celle de chasseurs-cueilleurs typiques : environ deux fois la quantité journalière d'énergie qu'une personne obtient de la nourriture qu'ils mangent.

La surface de la planète Terre fait environ 150 millions de kilomètres carrés, dont 60 millions de kilomètres carrés proprement terrestres. Toutefois, deux tiers de cette dernière surface sont couverts par la neige, les montagnes ou les déserts, ou n'ont pas ou à peu près de terre arable. Ce qui laisse environ 50 millions de kilomètres carrés (20 millions de miles carrés) habitables par l'homme sans hauts niveaux de technologie.

Une densité démographique typique d'une société non énergétiquement assistée de chasseurs-cueilleurs-jardiniers se situe entre 1 personne par mile carré et 1 personne par kilomètre carré. Parce que les humains vivant de cette façon ont occupé l'ensemble de la planète avant que l'agriculture n'ait été inventée il y a 10 000 ans, ce nombre cheville une limite supérieure raisonnable pour une population mondiale durable dans une fourchette de 20 à 50 millions de personnes.

Je me suis fixé sur la moyenne de ces deux nombres : 35 millions de personnes. C'est que ce nombre correspond aux densités connues des populations de chasseurs-cueilleurs, et que ces densités se sont maintenues avec pratiquement zéro de croissance (moins de 0,01 % par an) au cours des 67 000 années de l'époque de la super éruption du volcan Toba en 75 000

av. J.-C. jusqu'à 8 000 av. J.-C. (Jour de l'Agriculture sur la planète Terre).

Si nous devons disperser uniformément notre population actuelle de 7 milliards d'habitants sur 50 millions de kilomètres carrés, nous aurions une densité moyenne de 150 habitants au kilomètre carré. Basé uniquement sur ce nombre, et sans même tenir compte de nos activités énergétiques modernes, notre population actuelle est au moins 250 fois trop imposante pour être durable. Pour le dire autrement, nous sommes maintenant en dépassement de 25 000 % – si l'on se base seulement sur nos nombres bruts de population.

Comme je l'ai dit plus haut, nous devons également prendre en compte le niveau de vie de la population. Notre utilisation de l'énergie technologique confère à chacun de nous l'impact planétaire moyen d'environ 20 chasseurs-cueilleurs. Quelle serait la population durable si chaque personne gardait son mode de vie actuel, qui est actuellement donné comme une Empreinte Thermodynamique moyenne (TF) de **20** ? (7)

### (7) TF pour *Thermodynamic Footprint*

Nous pouvons trouver le nombre d'une population mondiale durable pour tout niveau d'activité humaine en utilisant la formule  $I = PAT$  précédemment mentionnée.

- Nous avons donc décidé que la population maximale de chasseurs-cueilleurs que nous pourrions accepter comme durable serait de 35 millions de personnes, chacune avec une empreinte thermodynamique de 1.
- Tout d'abord, nous avons réglé **I** ( l'impact total admissible pour notre population durable ) à 35, représentant ces **35** millions de chasseurs-cueilleurs.
- Ensuite, nous avons réglé **AT** pour être le **TF** représentant le style de vie moyen souhaité pour notre population. Dans ce cas, ce nombre est de **20**. (Voir quatre paragraphes plus haut.)
- Nous pouvons maintenant résoudre l'équation pour **P**. En utilisant une

algèbre simple, nous savons que  $I = P \times AT$  est équivalent à  $P = I / AT$ . En utilisant cette forme de l'équation, nous y substituons nos valeurs, et nous trouvons que  $P = 35 / 20$ . Dans ce cas,  $P = 1,75$ .

Ce nombre nous dit que si nous voulons garder le niveau moyen de consommation par habitant dont nous jouissons dans le monde d'aujourd'hui, nous entrerions dans une situation de dépassement par delà une population mondiale d'environ **1,75** million de personnes. Par cette mesure, notre population actuelle de 7 milliards est environ 4 000 fois trop grande et active pour une viabilité de long terme. En d'autres termes, par cette mesure, nous sommes maintenant 400 000 % en dépassement.

En utilisant la même technique, nous pouvons calculer que d'atteindre une population durable ayant un style de vie américain (TF = 78) permettrait une population mondiale de seulement 650 000 personnes – clairement insuffisante pour maintenir une civilisation mondiale moderne.

Par souci de comparaison, on estime que la population du monde historique, juste après l'aube de l'agriculture en 8 000 av. J.-C. était d'environ 5 millions et, en l'an 1, elle était d'environ 200 millions. Nous avons traversé le seuil supérieur de la durabilité planétaire aux environs de 2 000 av. J.-C, et nous nous sommes enfoncés dans le dépassement depuis les 4 000 dernières années.

### **Les évaluations écologiques**

En tant qu'espèce, les êtres humains ont beaucoup en commun avec d'autres grands mammifères. Nous respirons, mangeons, nous déplaçons pour trouver de la nourriture et des partenaires, socialiser, nous reproduire et mourir comme toutes les autres espèces de mammifères. Notre intellect et la culture, ces qualités qui nous font spécifiquement humains, sont de récents ajouts à notre nature essentielle de primate, au moins en termes d'évolution.

Par conséquent, il est logique de comparer le rendement de notre espèce à celle d'autres espèces similaires – des espèces que nous savons pour sûr être durable. J'ai eu la chance de trouver le travail du biologiste marin américain

Dr Charles W. Fowler, qui a un profond intérêt pour la durabilité et l'énigme écologique posée par les êtres humains. Les trois évaluations (8) suivantes sont tirées de l'œuvre du Dr Fowler.

(8) Ma traduction de *assumption(s)*, qui pourrait aussi se traduire par estimé, estimation, hypothèse. Mais 'hypothèse' n'aurait guère de sens dans le contexte plus large des propos qui suivent.

### **Première évaluation**

En 2003, le Dr Fowler et Larry Hobbs ont co-écrit un document intitulé "[Is humanity sustainable?](#)" (9) qui a été publié par la Royal Society. Ils y ont comparé une variété de mesures écologiques prises au sein de 31 espèces, dont les humains. Ces mesures incluaient la consommation de biomasse, la consommation d'énergie, la production de CO<sub>2</sub>, la taille géographique des espaces occupés, et la taille de la population.

(9) "L'humanité est-elle durable ?"

Sans grande surprise, dans la plupart des comparaisons les humains avaient un beaucoup plus grand impact que d'autres espèces – et ce, à un niveau de fiabilité de 99 %. Lorsqu'ils en vinrent à la taille de la population, Fowler et Hobbs trouvèrent qu'il y a, par plus de deux ordres de grandeur, plus d'êtres humains que l'on peut attendre sur la base d'une comparaison avec d'autres espèces – 190 fois plus, en fait. De même, nos émissions de CO<sub>2</sub> surpassent celles des autres espèces par un facteur de 215.

Sur la base de cette recherche, le Dr Fowler conclue qu'il y a environ 200 fois trop d'humains sur la planète. Ceci qui nous amène une estimation de 35 millions de personnes pour une population durable.

C'est la même que la limite supérieure établie ci-dessus qui examinait les densités de population de chasseurs-cueilleurs. La similitude des résultats n'est pas trop surprenante, puisque les chasseurs-cueilleurs d'il y a 50 000 ans étaient à peu près aussi proches des « singes nus » que les humains l'ont été dans l'histoire récente.

## Seconde évaluation

En 2008, cinq ans après la publication citée ci-dessus, le Dr Fowler a écrit un autre article intitulé “Maximizing biodiversity, information and sustainability” (10). Dans cet article, il a examiné la question de la durabilité du point de vue de la maximisation de la biodiversité. Autrement dit, quelle est la plus grande population humaine qui ne réduirait pas la biodiversité planétaire ?

### (10) "Maximiser la biodiversité, l'information et la durabilité"

Il s'agit, bien sûr, d'un test très strict, et que nous avons probablement échoué au début de notre histoire en extirpant la mégafaune dans le sillage de nos migrations à travers un certain nombre de continents.

Dans cet article, le Dr Fowler a comparé 96 espèces différentes et les a encore analysé en termes de population, d'émissions de CO2 et de modèles de consommation.

Cette fois-ci, lorsque le test (ou critère) strict de rétention de la biodiversité a été appliqué, les résultats furent vraiment choquants, même pour moi. Selon cette mesure, les humains ont surpeuplé la Terre par près de 700 fois. Afin de préserver le maximum de biodiversité sur Terre, la population humaine ne peut pas être de plus de 10 millions de personnes – chaque individu ayant le profil de consommation d'un chasseur-cueilleur paléolithique.

## Addendum : troisième évaluation

Après que cet article ait été initialement, le Dr Fowler m'a transmis une copie de l'annexe de son livre de 2009, *Systemic Management : Sustainable Human Interactions with Ecosystems and the Biosphere*, (11) publié par Oxford University Press. Il y décrit encore une autre technique pour comparer les humains avec d'autres espèces de mammifères, cette fois en termes de densités observées de population, de taille et d'étendue totales de population.



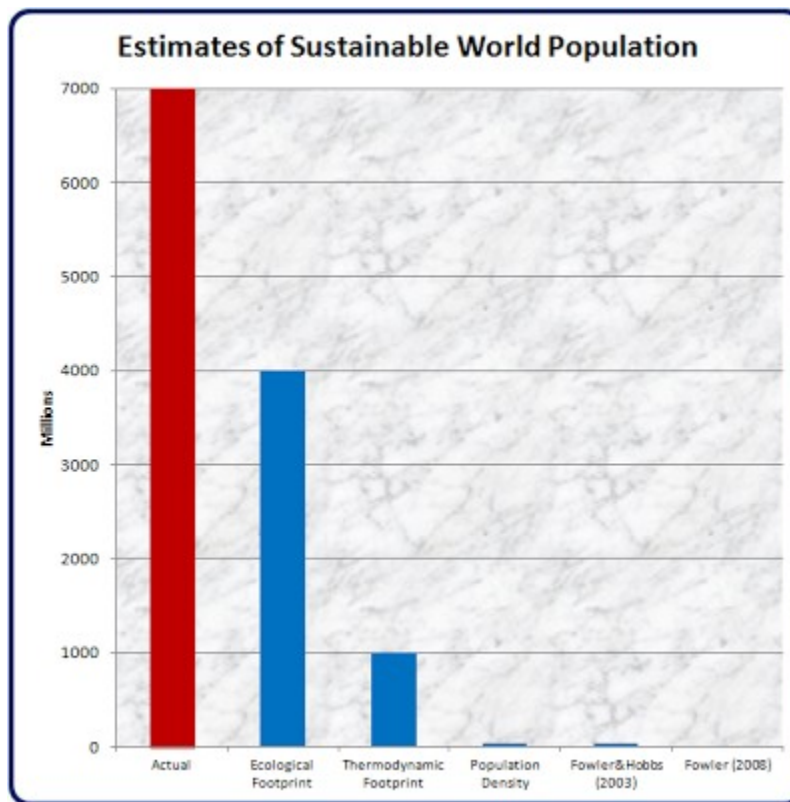
## *(11) La gestion systémique : interactions humaines durables avec les écosystèmes et la biosphère*

Après nous avoir attentivement comparés à diverses espèces d'herbivores et de carnivores de taille corporelle similaire, il tire cette conclusion dévastatrice : la population humaine est environ 1 000 fois plus importante que prévu. Ceci est en ligne avec la deuxième évaluation ci-dessus, même si environ 50 % plus pessimiste. Elle positionne une population humaine durable à environ 7 millions.

Yeurk !

### **Conclusions**

Comme vous pouvez le voir, les estimations pour une population humaine durable varient grandement : d'un facteur 500, de la plus haute à la plus basse.



L'empreinte écologique ne semble pas vraiment conçue comme une mesure de la durabilité. Son intérêt principal est d'offrir aux personnes non familières

avec l'écologie quelque compréhension du fait que nous surexploitions vraiment notre planète. (Elle a aussi l'avantage psychologique de se présenter comme réalisable avec juste un peu d'effort.) En tant que mesure de la durabilité, elle n'est pas utile.

Comme je l'ai dit plus haut, le nombre suggéré par l'empreinte thermodynamique ou l'analyse des combustibles fossiles n'est pas très utile non plus : même une population d'un milliard de personnes sans combustibles fossiles étaient déjà en dépassement.

Cela nous laisse avec quatre estimations : deux à 35 millions, une de 10 millions et une de 7 millions.

Le nombre central de 35 millions de personnes est confirmé par deux analyses fondées sur des données et hypothèses différentes. Ma conclusion est que c'est probablement la plus grande population humaine qui pourrait être considérée comme durable. Le nombre réaliste – et irréalisable – est probablement plus en ligne avec les deux estimations basses, quelque part sous les 10 millions.

Je pense que les deux plus basses estimations (Fowler 2008 et Fowler 2009) sont aussi irréalistes – car trop élevées – que toutes les autres, principalement parce que l'intelligence humaine et la capacité de résolution de problèmes font de notre impact destructeur sur la biodiversité une issue jouée d'avance. Après tout, nous avons mené d'autres espèces à l'extinction il y a 40 000 ans, lorsque notre population totale était estimée à moins de 1 million.

Donc, que pouvons-nous faire de cette information ? Il est évident que nous ne réduirons pas et ne pouvons probablement pas réduire volontairement notre population de 99,5 % à 99,9 %. Même une réduction involontaire de cette ampleur entraînerait d'énormes souffrances et un résultat très incertain : notre nombre serait si proche de zéro que si Mère Nature clignait des yeux, nous disparaîtrions.

En fait, l'analyse suggère que l'*Homo sapiens* est une espèce intrinsèquement non durable. Ce résultat semble pratiquement garanti par notre néocortex, par

l'intelligence même qui a permis notre ascension vers une domination sans précédent de la biosphère de notre planète. L'intelligence est-elle une impasse évolutive ? Du point de vue singulier de notre propre espèce, il est assez probable que oui. Si nous voulons découvrir un plus haut sens ou un avenir plus prometteur à l'intelligence dans l'univers, nous pourrions être forcés de regarder par delà nous-mêmes et adopter une perspective cosmique plutôt qu'humaine.

## **Discussion**

### **Comment pouvons-nous sortir de ce pétrin?**

Comment pourrions-nous aller de là où nous en sommes aujourd'hui à une population mondiale durable d'environ 35 millions ? Nous devrions probablement rejeter la notion de « gérer » un tel déclin démographique. Si nous ne pouvons même pas obtenir de notre population qu'elle cesse de croître, sa réduction pure et simple de plus de 99 % n'est tout simplement pas dans les cartes. Les gens semblent pratiquement incapables de prendre ce type de décision en de grands ensembles sociaux. Nous pouvons décider de cesser de nous reproduire, mais seulement en tant qu'individus ou (peut-être) en petits groupes. Sans le large et essentiel soutien social, de tels choix personnels feront très peu de différence sur le résultat final. Les politiciens, en vaste majorité, ne proposeront même pas une idée telle que « le déclin contrôlé de la population » – pas s'ils veulent accéder ou demeurer au pouvoir, en tout cas. Nonobstant la courageuse expérience de la Chine avec les familles à enfant unique, toute baisse de la population mondiale sera purement involontaire.

### **Effondrement ?**

Un déclin de la population mondiale serait (sera) déclenché et alimenté par la rencontre de notre civilisation avec des limites. Ces limites peuvent apparaître dans n'importe quel domaine : l'accélération du changement climatique, les phénomènes météorologiques extrêmes, la diminution des ressources alimentaires, l'épuisement de l'eau douce, la diminution des approvisionnements en énergie, les pandémies, les déchirures dans le tissu social en raison d'une complexité excessive, les ruptures de la chaîne d'approvisionnement, les défaillances du réseau électrique, un effondrement

du système financier international, les hostilités internationales – la liste des candidats est sans fin, et leurs interactions sont beaucoup trop complexes à prévoir.

En 2007, peu de temps après que j'aie compris le concept et les implications du pic pétrolier, j'ai écrit mon premier article web sur le déclin démographique : "[Population : The Elephant in the Room](#)" (12). J'y ai esquissé l'image d'un effondrement monolithique de la population : une baisse linéaire des 7 milliards d'habitants d'aujourd'hui à seulement 1 milliard à la fin de ce siècle.

### (12) "Population : l'éléphant dans la pièce"

Le temps passant, cette vision dystopique particulière a quelque peu perdu ma confiance. Il me semble maintenant que les êtres humains peuvent être un peu plus endurants que cela. Nous nous battons comme des démons pour arrêter le film, même si, lors de cet effort, nous ferions, potentiellement, beaucoup plus de dégâts à l'environnement. Nous tenterions de toutes nos forces de nous accrocher à la civilisation et de retrouver notre gloire passée. Différentes situations physiques, environnementales et sociales dans le monde entier généreraient des résultats d'une grande diversité à l'échelle des régions. Pour le dire clairement, une simple « glissade dans l'oubli » n'est pas dans les cartes pour toute espèce qui put récupérer de l'éruption volcanique géante du [Toba](#) en seulement 75 000 ans.

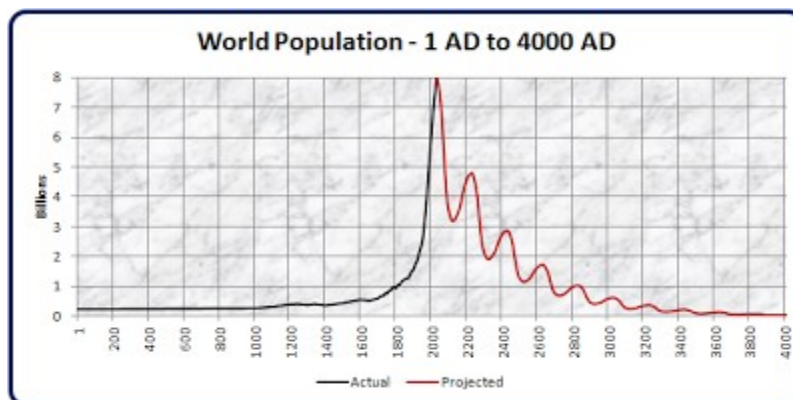
### **Ou débouler ?**

Pourtant, il y a ces limites physiques que j'ai mentionnées ci-dessus. Elles se profilent, toujours plus proches, et il semble inéluctable que nous allons commencer à les rencontrer pour de vrai dans la prochaine décennie ou la suivante. Afin de dresser un tableau légèrement plus réaliste de ce qui pourrait alors arriver, j'ai créé l'expérience de pensée suivante sur le déclin démographique involontaire. Elle est basée sur l'idée que notre population ne s'effondrera pas simplement, mais oscillera (déboulera) dans une série de marches d'escalier : première chute alors que nous crevons les limites de la croissance, puis une chute sous elles ; puis récupération partielle... pour chuter à nouveau ; récupération partielle, chute ; récupération...

J'ai amorcé le scénario avec une population mondiale de 8 milliards d'habitants en 2030. J'ai posé l'hypothèse que chaque cycle complet de déclin et de récupération partielle prendrait six générations, ou 200 ans. Il faudrait trois générations (100 ans) pour compléter chaque baisse, puis trois autres pour la récupération, pour un temps de cycle total de 200 ans. J'ai supposé que chaque baisse éliminerait 60% de la population existante sur ses cent ans, alors que chaque augmentation subséquente n'ajouterait que la moitié de la population perdue.

En dix cycles complets (2 000 ans), nous serions de retour à une population durable d'environ 40–50 millions. La plus forte chute aurait lieu dans les 100 premières années, de 2030 à 2130, lorsque nous perdriions 53 millions de personnes par année. Même que si ce n'est qu'une perte de 0,9 % par an, par rapport à la croissance nette actuelle de 1,1 %, cela demeure aisément concevable, et pas nécessairement catastrophique – au moins pour commencer.

En tant que scénario, il semble beaucoup plus probable qu'une seule chute monolithique à moins d'un milliard d'individus. Voici à quoi il ressemble :



Il est important de se rappeler que ce scénario n'est pas une prédiction. C'est une tentative de dépeindre un chemin possible au bas de la colline démographique, chemin qui semble un peu plus probable qu'un simple « Boum ! Tout le monde meurt. »

Il est également important de se rappeler que le déclin pourrait se produire

tout autrement. Avec le changement climatique qui se prépare à pousser l'humanité dans les escaliers, et la forte possibilité que la température mondiale globale augmentera de 5 ou 6 degrés Celsius avant même la fin de ce premier cycle de déclin, de mon point de vue, nos perspectives ne semblent pas même « bonnes ».

Rassurez-vous, je ne cherche pas à présenter ce 35 millions d'individus comme une sorte de « population cible ». Ceci fait simplement partie de ma tentative de formuler ce que nous faisons à la planète, en termes de ce que certains d'entre nous considèrent comme le niveau de tolérance de l'écosphère planétaire à nos abus.

L'autre potentiel implicite dans cette analyse, c'est que si nous déclinions de 8 à moins de 1 milliard, nous pourrions alors devenir une population en chute libre. Conséquemment, nous pourrions continuer à décliner jusqu'à ce que nous ayons touché à nouveau le fond des [gorges d'Olduvai](#). Mes chiffres sont une tentative de définir combien d'individus pourraient s'écarter d'un tel atterrissage en catastrophe. Certaines personnes semblent croire qu'un tel événement pourrait être gérable. Je ne partage aucunement cette croyance. Ces calculs sont ma façon de passer ce message.

Je suppose que si j'ai à tracer une ligne dans le sable, je vais le faire au nom de toute la vie, et pas seulement de notre mode de vie.

## **Que peut-on faire ?**

Pour être absolument clair, après dix ans d'enquête sur ce que j'appelle affectueusement « L'éclatement global » (13), je ne pense pas que cela puisse être évité, atténué ou géré d'aucune manière. Si et quand ça arrivera, cela suivra sa propre dynamique, et la force des événements pourrait aisément faire ressembler les tsunamis japonais et d'Andaman à d'agréables journées à la plage.

(13) *Ma traduction timide de [The Global Clusterfuck](#). ;-)*

Les préparatifs les plus efficaces que nous pouvons faire le seront tous par

des particuliers et de petits groupes. Ce sera à chacun de nous de décider ce que nos compétences, ressources et motivations nous appellent à faire. Ce sera différent pour chacun de nous – même pour les personnes habitant le même quartier, et bien davantage pour des individus habitant des faces opposées du globe.

Je dis depuis quelques années que chacun de nous fera ce qu'il semble approprié aux circonstances, en quelque partie du monde qu'il peut influencer. Le résultat de nos actions est finalement imprévisible, car il dépend de la façon dont les efforts de l'ensemble des 7 milliards d'entre nous convergent, coopèrent et se font concurrence.

Le résultat final sera très différent d'un endroit à l'autre : les impacts des changements climatiques varieront, les ressources varient, les structures sociales varient, les valeurs et les croyances sont différentes d'un bout à l'autre monde. Le mieux que nous puissions faire est de faire de notre mieux.

Voici mes conseils :

- Restez attentif à ce qui se passe autour de nous.
- Ne vous laissez pas accrocher par les « vous devriez, vous ne devriez pas » d'autrui.
- Parfois, examinez à nouveau nos valeurs personnelles. Si elles ne sont pas en harmonie avec ce que nous pensons de ce que le monde a besoin, modifiez-les.
- Cessez de blâmer les gens. Les autres sont tout autant des victimes de notre temps que nous le sommes – et même les chefs de direction et les politiciens.
- Blâme, colère et indignation sont inutiles. Ils gaspillent une énergie précieuse dont nous aurons besoin pour un travail plus utile.
- Riez beaucoup, à propos de tout – vous-même inclus.

- Prenez toutes les diverses croyances du monde et les « ismes » à la légère, y compris les vôtres.
- Pardonnez aux autres. Pardonnez-vous. Pour tout.
- Aimez tout aussi profondément que vous le pouvez.

C'est ce que je pense pouvoir être utile. Si nous nous acquittons ainsi de ces choses très personnelles, alors faire les trucs physiques liés à la nourriture, l'eau, le logement, les transports, l'énergie, la politique et le reste suivront aisément – ou au moins un peu plus aisément. Et nous aurons beaucoup plus de plaisir à le faire.

Je vous souhaite la meilleure des chances !

Bodhi Paul Chefurka, 16 mai 2013.  
paul.chefurka@gmail.com

## **Réchauffement climatique: le Jet-stream, dernière victime en date?**

Par [LEXPRESS.fr](http://LEXPRESS.fr) avec AFP , publié le 10/02/2015

**Le dérèglement du Jet-stream, sous l'effet de la fonte accélérée de l'Arctique, a-t-il débuté? La question agite les scientifiques cet hiver, alors que les vents d'altitude sont anormalement déchaînés et perturbent jusqu'à la durée des vols transatlantiques.**

Le 8 janvier, alors que des milliers de Britanniques étaient privés d'électricité sous l'effet d'une violente tempête, le vol 114 de British Airways a effectué la liaison New York - Londres en 05h16. Le Boeing 777 a flirté avec la vitesse du son [en battant le record](#) de la traversée de l'Atlantique nord pour ce type d'appareils.

Le Jet-stream souffle d'Ouest en Est. Les puissants courants aériens ces dernières semaines obligent un nombre croissant d'avions venant d'Europe, à court de carburant, à se poser pour ravitailler avant d'arriver à leur destination finale.

A l'avant-poste de l'Amérique du Nord, à l'extrême est du Labrador, le petit



aéroport canadien de [Goose Bay](#), d'ordinaire peu animé, a vu se poser en décembre et en janvier un nombre anormalement élevé d'Airbus et de Boeing. Certains jours, il peut y avoir jusqu'à 10 gros porteurs sur le tarmac faisant le plein simultanément, décrit le directeur de cet aéroport, Goronwy Price.

## **Le Jet-stream, moteur du climat de l'hémisphère nord**

"Quand le temps connaît des épisodes anormaux, nous recevons un flux continu d'avions qui s'arrêtent pour du kérosène. Quand la météo est bonne, on ne les voit pas", résume M. Price, depuis sept ans à la tête de cet aéroport isolé.

Véritable moteur du climat de l'hémisphère nord, le Jet-stream est traditionnellement plus fort en hiver car ce courant d'altitude est formé par la différence de température opposant l'Arctique et les tropiques.

Or, sous [l'effet du réchauffement climatique](#) généré par l'activité humaine, le Grand Nord se réchauffe à grande vitesse, plus rapidement qu'ailleurs sur la planète. Pour les scientifiques, [la fonte des glaces](#) a, ou aura, une incidence sur le Jet-stream.

## **Atmosphère chaotique**

A la pointe des recherches sur ce phénomène, Jennifer Francis, climatologue de l'université Rutgers au New Jersey et spécialiste de l'Arctique, tente depuis 2012 de développer des outils spécifiques pour mesurer "l'atmosphère chaotique du Jet-stream".

A l'automne dernier, elle a exposé ses premières observations et conclusions à la Royal Society des sciences d'Angleterre. "Le Jet-stream a été anormalement fort ces deux derniers hivers, les cycles météorologiques ne sont plus réguliers et on prévoit qu'il en sera de même les prochaines années", observe Jennifer Francis.

## **Des résultats à prendre avec des pincettes**

"Certains modèles montrent que sa trajectoire pourrait changer et que sa vitesse pourrait s'accélérer dans un climat plus chaud", admet James Screen, expert du climat de l'université britannique d'Exeter.

Auteur d'un article sur le sujet, à paraître prochainement, il appelle néanmoins à la prudence: "Les observations actuelles ne sont pas suffisantes pour dégager une tendance", car l'emplacement et la puissance du Jet-stream "varient beaucoup d'année en année".

D'ores et déjà, il apparaît que la fonte des glaces, et sa conséquence le réchauffement de la température moyenne du Grand Nord, créent "un affaiblissement des basses couches du Jet-stream", relève Paul Williams, climatologue à la Royal Society des sciences d'Angleterre. Reste que les avions volent à des altitudes bien supérieures, souligne-t-il.

A l'aide d'un des plus puissants ordinateurs, ce chercheur peut déjà affirmer que le réchauffement va entraîner une nette hausse des turbulences en avion. "D'ici 2050, vous passerez deux fois plus de temps en vol dans des turbulences", avertit-il.

## Contempler la limite

**Paul Chefurka mercredi 5 juin 2013**

Ma traduction de *Looking at the Limit*, de Paul Chefurka (27 mai 2013).

Bonne lecture !

\* \* \*

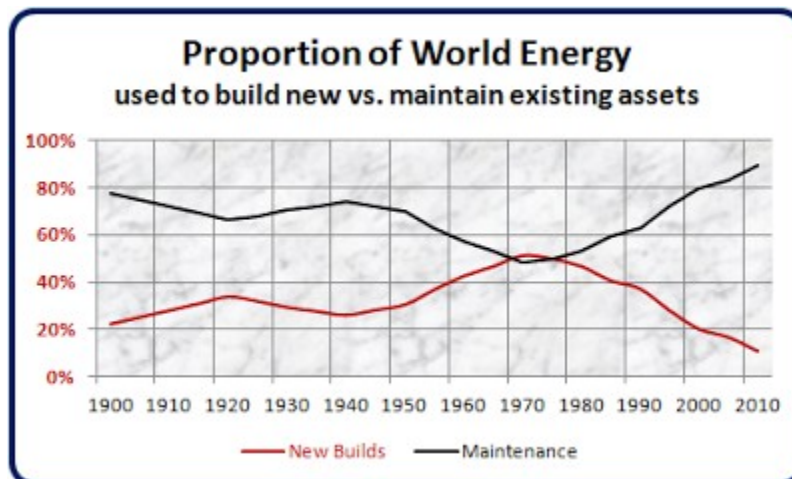
Le modèle industriel de notre civilisation exige l'accroissement progressif de la consommation d'énergie. D'un point de vue global, la provenance de l'énergie importe peu (combustibles fossiles, hydroélectricité, nucléaire ou énergies renouvelables), tant que l'impératif thermodynamique d'accroître le flux d'entropie dans l'environnement - en augmentant le débit d'exergie de la civilisation - est satisfait. Car le vecteur sous-jacent de la civilisation est la simple et élémentaire thermodynamique des systèmes ouverts. Même si nous nous débarrassons des combustibles fossiles et de l'énergie nucléaire, ce sous-système continuera d'opérer.

Ce n'est pas nécessairement le résultat de mauvaises décisions humaines. L'impératif de croissance qui a été rendu nécessaire par la deuxième loi de la thermodynamique est le coupable ici.

Se développant, la civilisation a besoin d'énergie pour deux raisons: pour maintenir sa base d'actifs cumulative (toutes les choses que nous avons construites à ce jour), et pour construire de nouveaux actifs afin de soutenir la croissance de la population et ses niveaux d'activité (qualité et mode de vie).

Selon Tim Garrett de l'Université de l'Utah, juste soutenir notre base d'actifs accumulés nécessite ~ 9,7 mW (milliwatt) de puissance pour chaque dollar constant de l'année 1990 du produit mondial brut cumulé (cumulé sur au moins les 2 000 dernières années). Ce n'est que lorsque cette barre a été atteinte que nous pouvons consacrer de l'énergie à la production de nouveaux actifs. En dessous de ce niveau, peut-être passerions-nous dans quelque chose qui ressemble à «[l'effondrement catabolique](#)» de [John Michael Greer](#).

Basée sur l'analyse de Tim Garrett, voici la situation depuis 1900. Le graphique montre la quantité d'énergie dépensée pour l'entretien de la base d'actifs existante, et sa réciproque : la quantité d'énergie mise de côté pour développer la civilisation. Notez que «l'énergie pour le développement» (*New Builds*) est en baisse depuis 1970.



Si cette évaluation est correcte, nous risquons de chuter dans l'effondrement catabolique avant 2030, à moins que nous puissions augmenter considérablement la quantité d'énergie que nous pouvons générer. L'augmentation de l'efficacité énergétique de quelques pour cent ne suffira pas.

Vous contemplez peut-être les limites actuelles de la croissance.

Un [communiqué de presse de l'Université de l'Utah](#) parle des résultats de Garrett.

*Et une dernière remarque... Malgré toute la publicité faite autour de l'idée, l'amélioration de l'efficacité énergétique seule ne peut, sur le long terme, diminuer la consommation d'énergie. C'est que les améliorations de l'efficacité augmentent tout bonnement la quantité de travail qui peut être effectuée par la même énergie. Comme ce travail est traduit en argent, la civilisation ne cesse de gagner en expansion. C'est le [Paradoxe de Jevons](#) opérant à l'échelle de toute notre civilisation.*

[Paul Chefurka](#)

## **Turbulences “invisibles” sur le marché obligataire**

22 mai 2015 | [Bill Bonner](#) | [La Chronique Agora](#)

▪ Après trois mois dans l'air raréfié de la haute sierra, nous n'étions pas tout à fait prêt pour la soupe qui nous attendait en plaine. Il fait plus chaud. Il est plus facile de respirer. Mais il y a des choses — nageant dans le bouillon de l'information publique, des actualités et de l'opinion — que nous avons du mal à identifier. Et elles nous donnent un peu la nausée.

Sur les marchés financiers, par exemple, nous attendions un krach sur les actions. Nous attendons. Et attendons. Et attendons. Il ne vient pas.

Il y a aussi le marché obligataire. Bloomberg nous en dit plus :

*“Les obligations, au niveau mondial, on perdu 456,4 milliards de dollars de valeur en trois semaines environ. Cela semble palpitant, mais on n'en saurait rien en regardant l'activité de trading.*

*Les achats et les ventes sur la plate-forme de trading ICAP BrokerTec étaient sous la moyenne annuelle ce dernier mois, et les volumes des bons du Trésor US chez les plus grands courtiers obligataires de Wall Street viennent d'enregistrer leur pire mois d'avril en six ans. Les échanges d'obligations d'entreprises chez ces courtiers ont également perdu 14% en avril par rapport au même mois en 2014.*

**qu'il ne faut pas  
grand'chose pour  
causer une déroute  
obligataire en ce  
moment**

*Il s'agit là des dernières preuves en date*

*montrant qu'il ne faut pas grand'chose pour causer une dérouté obligataire en ce moment. Les mesures de relance record de la part des banques centrales ont poussé les investisseurs à s'engouffrer dans la dette alors même que les faiseurs de marché se retireraient — une combinaison qui signifie qu'une quantité relativement limitée d'échanges sur 41 000 milliards de dollars d'obligations peut engendrer une perte mensuelle plus grande que l'économie du Venezuela.*

*[...] Cela signifie qu'il sera de plus en plus difficile, pour les banques centrales, de réduire leurs efforts de relance sans précédent alors que la croissance se raffermir — même si elles le souhaitent de tout leur coeur — sans causer un gigantesque embouteillage d'investisseurs essayant de tous vendre en même temps”.*

Euh... oui.

#### ▪ **Trop classique pour être vrai**

*Plus on doit d'argent,  
moins on a de chances  
de payer*

Nous ne savons pas si ce krach des obligations va se poursuivre ou non. C'est presque trop classique pour être vrai. Les économistes sérieux — et quiconque ayant un brin de bon sens — ont réalisé depuis des siècles qu'on ne peut pas augmenter la quantité de dette sans en réduire la qualité. Plus on doit d'argent, moins on a de chances de payer.

Pourtant, les banques centrales ont encouragé des dettes partout sur la planète. Elles affirment que ça “stimulera” l'économie, et que la “croissance” qui en résultera permettra de rembourser facilement la dette.

Les affirmations faites au nom de l'impression monétaire n'ont jamais eu de base sensée en théorie... et se sont une fois encore révélées inefficaces en pratique. La Fed américaine a imprimé plus d'argent que jamais — et pourtant cette “reprise” est la plus faible jamais enregistrée. En fait, elle est si faible qu'il est difficile de l'appeler reprise. La seule chose qui se soit reprise, ce sont les prix des actifs boursiers — et ils ne représentent aucune amélioration authentique de l'économie réelle. Qui plus est, ils peuvent corriger à la baisse à tout moment. Et ils le feront !

Des cours gonflés par l'impression monétaire sont fondamentalement factices. Parce qu'ils ne recouvrent aucune création réelle de richesse. Plus ils grimpent, plus ils sont détachés de l'économie réelle... et plus ils sont vulnérables. C'est vrai pour les obligations comme pour les actions. Dans le cas des obligations, c'est, comme nous l'avons dit, classique. On ne peut pas améliorer sa solvabilité en empruntant plus d'argent. Il est donc intrinsèquement absurde que le prix de la dette souveraine grimpe tandis que les emprunteurs coulent de plus en plus profondément... entraînant les investisseurs avec eux.

Tôt ou tard, ils devront tous remonter pour prendre leur respiration.

## **Pourquoi la Chine achète de l'or : la vraie raison**

22 mai 2015 | [Jim Rickards](#) | [La Chronique Agora](#)

▪ L'argent passe mais la richesse reste. Beaucoup confondent argent et richesse et se disent : "j'ai beaucoup d'argent donc je suis riche". Certes, sur le court terme, cela pourrait être vrai mais sur le plus long terme, l'argent peut partir mais la richesse reste.

Regardez Warren Buffett. Dernièrement, il a acheté la compagnie de chemin de fer Burlington Northern and Santa Fe Railroad. Pas seulement quelques actions, mais la compagnie entière, se la privatisant de fait.

*Qu'est-ce que le chemin de fer ? Rien d'autre que des biens durables* Qu'est-ce que le chemin de fer ? Rien d'autre que des biens durables. Ce sont des droits de passage, des droits miniers attenants aux droits de passage, des rails, du matériel roulant, des terrains, des aiguillages, des signalisations, des bâtiments, ce ne sont que des biens durables. Comment les chemins de fer gagnent-ils de l'argent ? En transportant des biens durables comme du charbon, du blé, du maïs, de l'acier, d'autres types de cargaisons, etc. Par conséquent, le chemin de fer est le fin du fin, c'est des biens durables qui transportent des biens durables. C'est le sommet de la pyramide des biens durables.

Puis Warren Buffett a acheté des ressources naturelles massives en pétrole et gaz naturel. Soit dit en passant, il peut transporter son pétrole grâce à sa compagnie de chemin de fer. Il n'a pas besoin de l'oléoduc Keystone. Il suffit

d'aligner une centaine de wagons-citernes et on obtient un oléoduc sur roues.

Warren Buffett possède donc sa propre compagnie de chemins de fer. Cela signifie qu'il possède son propre oléoduc. Warren Buffett est donc un type qui délaisse la monnaie-papier pour les biens durables sous forme de transports et d'énergie notamment. Le dollar pourrait bien tomber à zéro, cela ne lui ferait ni chaud ni froid. Il possèdera toujours une compagnie de chemin de fer.

## ▪ Et la Chine ?

*Les Chinois ont passé ces quatre dernières années à acheter 3 000 à 4 000 tonnes d'or* L'autre exemple, ce sont les Chinois. Les Chinois ont passé ces quatre dernières années à acheter 3 000 à 4 000 tonnes d'or. Comment le savons-nous ? Nous avons certaines données chiffrées. Nous savons que la production minière chinoise est d'environ 450 tonnes par an. Nous savons que les importations chinoises via Hong Kong se situent entre 800 et 1 000 tonnes par an. Cela a continué ainsi pendant quatre ans, et cela représente donc maintenant environ 6 000 tonnes. En faisant quelques hypothèses, nous savons donc à peu près combien d'or la Chine reçoit. Mais combien est destiné à la consommation privée ? Combien va au gouvernement ? C'est là où c'est moins sûr. Je fais donc moitié-moitié en première approximation.

Nous savons également que la Chine achète de l'or discrètement, en utilisant les renseignements et l'armée pour importer de l'or hors comptabilité officielle, sans que cela n'apparaisse dans les importations de Hong Kong. Pourquoi la Chine agit-elle ainsi ? Parce qu'elle possède une énorme quantité d'actifs papier. Elle possède 4 000 milliards de dollars de réserves, quasiment tous libellés en titres papier. La majeure partie, c'est des dollars américains, la majeure partie, c'est donc aussi le Trésor américain. Vous devez connaître la vieille blague dans le milieu bancaire : si je vous dois un million de dollars, j'ai un problème, mais si je vous dois un milliard de dollars, c'est vous qui avez un problème parce que vous devez le récupérer par moi, et moi, je peux m'enfuir.

*quoi que fasse la Chine, ils sont vulnérables avec leurs actifs papier* Les Etats-Unis doivent à la Chine 4 000 milliards de dollars, la Chine a donc un problème. Elle ne peut pas bazarder ces actifs papier et elle le sait. Son Trésor est conséquent mais pas tant que ça. Elle ne peut absorber une telle vente au rabais. Donc, quoi que fasse la Chine, ils



sont vulnérables avec leurs actifs papier. Si les Etats-Unis ont de l'inflation, c'est juste un transfert de richesse des Chinois vers les Américains. C'est pourquoi les Chinois achètent de l'or, des milliers de tonnes d'or. Soit dit en passant, il n'y a officiellement qu'environ 33 000 tonnes d'or dans le monde. Toutes les banques centrales, les fonds souverains, les ministères des finances possèdent ensemble environ 33 000 tonnes d'or.

La Chine a acquis 10% de tout l'or officiel dans le monde au cours des quatre dernières années. Pourquoi ? Pour la bonne raison qu'à présent, les Chinois ont une couverture. Ils veulent donc en fait un dollar fort parce qu'ils possèdent énormément de dollars libellés en papier. Si le dollar est fort, ils ne gagneront pas beaucoup sur l'or mais ils encaisseront la valeur de leurs obligations. Mais si les Américains génèrent de l'inflation sur le dollar, ce qu'ils essaient de faire, et que la valeur de ces obligations diminue en termes réels, nous savons ce qui va se passer.

L'or va grimper en flèche. Les Chinois ont donc créé une couverture qui leur permet d'être toujours gagnants. C'est pourquoi je vous conseille d'observer la Chine qui achète de l'or, d'observer Warren Buffett acheter des biens durables dans l'énergie et [cela vous montrera ce qu'il faut faire](#) . Ces deux investisseurs parmi les plus puissants, les plus gros, les meilleurs et internationaux, prennent tous deux leurs distances avec la monnaie papier pour aller sur les biens durables.

## **Confirmation de la modération aux Etats-unis**

**Bruno Bertez 21 mai 2015**

L'indice flash PMI manufacturier américain de Markit pour le mois de mai 2015 est ressorti à 53,8, contre 54,6 de consensus et 54,1 en avril.

L'indice reste supérieur à 50 et signale donc une expansion, mais sa baisse par rapport au mois antérieur traduit un ralentissement de la croissance. La progression des commandes nouvelles a en effet ralenti pour ressortir au rythme le plus bas depuis le début de l'année 2014.

Les chiffres Américains sont erratiques, alors que plus que jamais la conjoncture est importante puisqu'elle va déterminer le calendrier des hausses de taux de la Fed. L'emploi, au niveau des statistiques reste l'élément fort, robuste, mais nous vous signalons ce que beaucoup



d'économistes de banques semblent ignorer. c'est un indicateur retard, « lagging » de quelques mois.

Le débat sur le taux de croissance réel aux USA reste ouvert, le consensus est cependant toujours sur la ligne d'un ralentissement passager qui va se combler par l'embauche et la hausse des salaires.

## DE QUOI LA GRÈCE VA-T-ELLE FINIR PAR ÊTRE LE SYMBOLE ?

par François Leclerc 22 mai 2015

Une réunion de deux heures aura été nécessaire, la nuit dernière, pour en rester toujours au même point : Angela Merkel et son comparse François Hollande n'auraient semble-t-il pas infléchi d'un iota leur position, et les points durs les opposant à Alexis Tsipras n'auraient pas varié. Rien n'indique dans les propos qu'ils ont tenu un arbitrage entre les positions divergentes qui se sont révélées à demi-mot au sein de l'ex-Troïka. Notamment, Jean-Claude Juncker n'était pas de la partie, et le premier ministre grec l'a rencontré dans un second temps. A se demander le sens de cette longue rencontre, si ce n'est pour accréditer que les deux dirigeants européens font tout pour masquer les désaccords afin de ne pas les trancher, et Alexis Tsipras pour tenter de trouver un accord sans se déjuger.

Mais, à l'arrivée, il n'y a pas plus d'*accord politique* entre eux que d'*accord technique* au sein du Groupe de Bruxelles, les deux leaders européens se défaussant sur le préalable d'un accord avec ce dernier, qu'ils font mine de ne pas vouloir favoriser. Le projet d'accord intermédiaire évoqué jeudi par *Süddeutsche Zeitung* est-il vraiment sur ses rails ? Il permettrait, selon le quotidien allemand, un versement partiel des sommes restant dues au titre du *plan de sauvetage*, en contrepartie de réformes qui ne toucheraient pas les lignes rouges des salaires, des retraites et de la législation du travail, la discussion sur celles-ci remise à l'automne dans le cadre des négociations sur la dette. Les réformes de la TVA et de la taxe immobilière seraient dans l'immédiat seules en cause.

A nouveau, le scénario de la rupture resurgit, alors qu'en Grèce la contestation se développe chez les cadres de Syriza qui revendiquent désormais ouvertement un défaut sur la dette et menacent la faible majorité

sur laquelle le gouvernement peut s'appuyer. Mais l'expression la plus symbolique de l'impasse politique qui pourrait intervenir est représentée par la venue, qui se profile, d'un vieux cheval de retour à la tête de Nouvelle Démocratie : Costas Caramanlis, le représentant d'une des deux grandes familles – l'autre étant celle des Papandréou – qui ont tour à tour dirigé la Grèce et portent ensemble la responsabilité de ses pires errements. Quel aboutissement pour les dirigeants européens, si cela se confirmait !

Une scission au sein de Syriza rendrait-elle viable l'avènement d'un gouvernement de centre gauche signant un acte de reddition, sur la base d'un referendum l'avalisant afin de malgré tout rester au sein de l'euro ? Un tel calcul concrétiserait les rêves des dirigeants européens et répondrait à leur intention de faire la démonstration que rien ne peut leur être opposé. Mais il ne réglerait rien, signant une victoire à courte vue et à la Pyrrhus.

Au plan politique, un tel gouvernement aura perdu ses bases populaires qu'une scission au sein de Syriza ne pourra que partiellement récupérer. Et Zoi Kostantopoulos, qui est à la tête du Parlement et a lancé le Comité pour la vérité sur la dette grecque, pourra engager une procédure en vertu de la non constitutionnalité d'une partie de celle-ci. Car cette question de la dette continuera de peser de tout son poids, les dirigeants européens n'étant pas en mesure d'effectuer une seconde démonstration : celle qu'elle est soutenable.

Seul le secteur touristique tourne et l'économie grecque est retombée dans la récession, tout juste sortie selon des calculs contestés d'une dépression qui a duré six années, l'État ne payant plus ses factures aux entreprises afin d'assurer prioritairement le remboursement de ses créanciers et le versement des salaires et des retraites, les banques n'ayant plus les moyens de dispenser le crédit. Même très minorés, de nouveaux objectifs d'excédent budgétaire seront très durs à tenir et la soutenabilité de la dette grecque à laquelle il pourra être prétendu se limitera à ne pas l'accroître, au prix d'un soutien financier sans fin et de l'approfondissement de la crise sociale dans un pays en état de survie.

La Grèce ne donnera pas à l'Europe l'image d'une réussite programmée, mais celle de l'échec d'une politique qui prétend la redresser. A bien y réfléchir, cette démonstration est-elle à ce point éloignée de ce qui est en général observé au sein de la zone euro, en dépit de la petite flambée actuellement enregistrée sur laquelle planent de fortes interrogations ? Les

banquiers centraux du monde entier ont été invités à Sintra, au Portugal, pour des journées d'études organisées par la BCE sur le thème « inflation et chômage en Europe ». Mario Draghi a donné le ton en affirmant voir une « reprise cyclique (qui) parvient à fournir des conditions presque parfaites pour que les gouvernements se lancent de manière plus systématique dans des réformes structurelles qui vont ancrer le retour à la croissance ». Lorsque de mystérieux cycles sont invoqués, ce n'est jamais signe d'une claire compréhension de ce qui se passe... Et, si on le comprend bien, rien n'est joué il s'en faut !

## **Officiel : d'après « 60 millions de consommateurs », finalement l'assurance vie fait perdre de l'argent !! »**

Charles Sannat 22 mai 2015

Mes chères contrariennes, mes chers contrariens !

« L'assurance vie, un placement en trompe-l'œil ? » Voilà le titre du dernier article de *60 millions de consommateurs* pour qui l'assurance vie, le placement préféré des Français, est en fait mauvais.

Et c'est marrant parce que c'est tout de même exactement ce que j'explique en prêchant dans le désert ou presque depuis des années.

Je n'ai jamais vu – ou presque jamais vu – de détenteurs d'assurance vie « gagnants » sur leur placement. Cette observation je l'ai faite au cours des années 2000 où les épargnants, particulièrement ceux investis en « unités de comptes », terminologie pompeuse pour parler d'action, ont subi le double choc de l'explosion de la bulle Internet et du 11 septembre 2001 ainsi que la crise des subprimes de 2007... Autant dire que pour ceux-là, c'est la Bérézina financière.

Pour les autres, ceux qui ont privilégié la sécurité des fonds euros, c'est mieux. En tout cas, c'est au moins positif, tout en sachant que cela l'est de moins en moins, baisse des taux et des rendements oblige !

Finalement, au mieux, avec l'assurance vie, on ne perd ou on ne gagne pas grand-chose : au pire on y perd sa chemise, et au passage on enrichit considérablement toute la chaîne des intermédiaires, à savoir les banques, les sociétés de gestion de fonds ou encore les « gestionnaires de patrimoine » qui ne sont jamais rien que des vendeurs au titre ronflant.

Voilà ce que dit *60 millions de consommateurs* : « Le placement fétiche des

Français rapporte beaucoup moins que ce qu'on raconte aux épargnants. Certains contrats font même perdre de l'argent ! Nos chiffres inédits... » Eh oui et encore une fois, ce n'est pas faute de le dire et de le répéter avec constance.

On accuse les métaux précieux de ne rien rapporter (l'or et l'argent) certes... car encore une fois, ce qui rapporte ce n'est pas la monnaie – et l'or et l'argent sont LA monnaie –, mais ce que l'on en fait et où on la place. Par définition, lorsque l'on stocke de la monnaie dans un porte-monnaie, cela ne rapporte rien... mais au moins cela ne coûte rien et vous ne perdez rien (à moins de perdre votre porte-monnaie mais c'est un autre sujet). Avec un placement, quel qu'il soit... on peut évidemment « gagner » ou perdre...

« L'assurance vie, produit fétiche de l'épargne des Français, apparaît aujourd'hui sous une lumière crue. En 2014, les fonds en euros des contrats ont officiellement rapporté 2,5 % en moyenne, selon les assureurs. Mais après déduction des frais, taxes et inflation, le véritable rendement s'établit en réalité à 1,43 %. C'est le chiffre que nous obtenons en reprenant la méthode de calcul de Better Finance For All, une fédération d'associations européennes d'épargnants ».

**« L'épargne n'a pas grimpé de 78 % en quinze ans, mais de 24 % ! »**

Vous remarquerez la nette, très nette différence entre les rendements affichés par la profession et les rendements réels constatés par les clients, c'est-à-dire chacun de nous.

« Selon notre analyse, entre 2000 et 2014, la rémunération des fonds en euros n'a pas été de 5,21 % chaque année en moyenne, comme l'affichent les professionnels, mais seulement de 1,59 % en réalité nette. L'épargne n'a donc pas grimpé de 78 % en quinze ans, mais seulement de 24 %... Ce qui n'est déjà pas mal. Car il y a pire. »

Eh oui, il y a pire... et le pire c'était les placements en action que l'on vous a tant vantés en vous expliquant que « mon brave abruti, pardon, mon brave monsieur, sur le long terme, ce sont les actions qui rapportent le plus ». Et comme le gars qui vous disait ça avait une belle carte de visite, un beau bureau et des belles godasses à bout pointus avec des dents tout aussi pointues et acérées pour votre argent, vous vous êtes dit... « Ben moi aussi je vais profiter du meilleur placement »... Et vous avez été enflé. Logique.

Logique car jamais, jamais le système n'a été conçu pour faire gagner de l'argent aux gens. Le croire est faire preuve d'une naïveté confondante. Tous ces produits ne sont que des supports commerciaux plus ou moins honnêtes pour drainer l'épargne des gens vers des institutions qui elles... gagnent dans tous les cas de figure, puisqu'elles prennent des frais, droits d'entrées et autres taxes. Je ne parle même pas des grands moraux qui, eux, revendent même leurs lignes d'action en perte à leur filiale d'assurance vie pour refiler la perte à leurs clients... C'est beau l'éthique.

« Le pire, ce sont les contrats en unités de compte, investies surtout en actions. Elles ont en effet perdu 21,62 % en capital entre 2000 et 2014, alors que les vendeurs affichent une hausse de 20 % ! Leur rendement annuel réel moyen sur cette période n'est donc pas de + 1,34 %, comme l'affichent les assureurs, mais de - 1,44 %. »

Eh oui... encore une fois, l'idée n'est pas de vous permettre de gagner de l'argent mais de vous faire croire que vous pourriez en gagner que quand ce n'est pas le cas c'est la faute à pas de chance et « on pouvait pas prévoir » mais en revanche, toute la chaîne financière elle... se gave. Les petits porteurs, de tout temps, ont toujours fait office de « contrepartie ».

Alors comprenez moi bien. Le lucre, l'appât du gain fait faire des bêtises. Les placements et leurs perspectives de gains changent. Ce n'est pas parce que les actions étaient le meilleur placement de 1945 à 1999 ou que l'assurance vie a été phénoménale dans les années 90 que c'est encore le cas et que cela le sera dans les années qui viennent.

Je vais être clair : au mieux les détenteurs de fonds euros verront leur rendement tendre vers 0, et au pire vous allez vous faire tarter... À vous de voir.

Enfin, je décerne une mention spéciale à tous les épargnants qui ont nanti un contrat d'assurance vie rapportant de moins en moins pour obtenir un crédit pour un achat immobilier dont la valeur est orientée à la baisse... Là, c'est le pompon... Alors pour ceux-là, vous pouvez me contacter, il y a des solutions, pas simples, pas faciles mais envisageables pour vous sortir de cette ornière.

Il est déjà trop tard, préparez-vous.

**[Ukraine : en cas de défaut de paiement, le FMI coupera ses crédits](#)**

**[\[Il ne faut pas oublier que plusieurs banques européennes ont des intérêts en](#)**

## Ukraine.]

Alors ça ce serait la meilleure... Si l'Ukraine ne rembourse pas la Russie et que le FMI coupe les vivres à l'Ukraine, ce serait juste énorme et l'abandon de l'Ukraine en rase campagne par le camps occidental...

Ce serait également une immense victoire pour Vladimir Poutine et la diplomatie russe.

*Charles SANNAT*



© Sputnik. Alexei Nikolskiy

**Le problème de la dette envers la Russie est très important pour l'Ukraine, car le refus de la rembourser pourrait pousser le Fonds monétaire international (FMI) à suspendre ses crédits à Kiev.**

Le président russe Vladimir Poutine qualifie « d'étrange » la décision de la Rada suprême de décréter un moratoire sur le remboursement des dettes extérieures par Kiev, rapporte l'hebdomadaire ukrainien [Zerkalo Nedeli](#) (Mirror Weekly). Le parlement ukrainien a annoncé mardi avoir autorisé le gouvernement à suspendre, en cas de nécessité, le remboursement des dettes internationales.

« Il s'agit là d'une déclaration très étrange, car le milieu de l'année n'est pas encore arrivé. Annoncer d'avance un défaut de paiement montre que le niveau de responsabilité et de professionnalisme [des dirigeants ukrainiens] n'est pas élevé. Et ce, malgré le fait que le pays est placé sous administration extérieure », a indiqué Vladimir Poutine mercredi 20 mai lors d'une rencontre avec les membres du gouvernement.

Selon l'hebdomadaire, le président russe a de nouveau rappelé que la Russie



avait le droit de réclamer le remboursement anticipé des 3 milliards de dollars investis dans les euro-obligations ukrainiennes, mais qu'elle s'abstenait de le faire « à la demande de ses partenaires ukrainiens et du FMI » et parce qu'elle ne voulait pas aggraver la situation économique en Ukraine. Le problème de la dette envers la Russie est très important pour l'Ukraine, car les règles du Fonds monétaire international interdisent d'octroyer des crédits aux pays ayant annoncé un défaut de paiement pour leurs dettes publiques, souligne Zerkalo Nadeli. Selon le journal, le FMI espère que cette année, l'Ukraine n'aura pas à payer 3 milliards de dollars à la Russie.

Le ministre russe des Finances, Anton Silouanov, a fait savoir mercredi que Moscou saisirait les juridictions internationales si Kiev suspendait le paiement de sa dette.

Lire la suite : <http://fr.sputniknews.com/economie/20150521/1016196651.html#ixzz3anLIZOkD>

## **A propos de 6 des plus grandes banques du monde: 'criminalité à grande échelle' et 'la manipulation faisait partie de leur culture d'entreprise'**

par Audrey Duperron · 21 mai 2015 , Express.be



Aux États-Unis, quatre des plus grandes banques du monde - JP Morgan, Barclays, Royal Bank of Scotland et Citigroup - ont plaidé coupable aux accusations de manipulation des marchés des changes, dans une affaire dont le FBI a estimé qu'elle relevait « d'une criminalité à grande échelle ».

Deux autres banques - UBS et Bank of America – se sont vues infliger de lourdes amendes, mais elles ne seront pas poursuivies. Huit traders de Barclays seront licenciés, mais une fois de plus, personne ne sera poursuivi à titre individuel.

Ces condamnations sont l'aboutissement d'une longue enquête qui a permis de mettre au jour les agissements d'une vingtaine d'employés de ces 6 banques, qui se qualifiaient eux-mêmes de « cartel ». Entre 2007 et 2013, ils se sont échangés des informations codées dans le cadre d'une « chat room » en ligne afin de gagner de l'argent sur le marché des changes.

L'amende cumulée s'élève à 5,6 milliards de dollars. Sur les marchés des changes, 5.300 milliards de dollars de titres sont négociés quotidiennement.

La Deutsche Bank a été épargnée pour le moment, mais elle risque aussi d'être condamnée ultérieurement à une amende bien plus élevée qui pourrait peut-être dépasser l'amende cumulée des six banques susmentionnées.

C'est aussi une première : les banques ont plaidé coupable, ce qui ouvre la porte à d'autres procédures et au possible départ de clients, commente Marc Fiorentino de MonFinancier.com.

Mark Taylor, le doyen de la Warwick Business School, qui siège également au Groupe consultatif de la Fair and Effective Markets Review de la Banque d'Angleterre, s'étonne que les dirigeants de ces banques n'aient pas été inquiétés :

C'est un énorme coup dur pour les banques, à la fois financièrement et pour leur réputation. Mais la question se pose de savoir pourquoi aucun CEO ou cadre supérieur de toutes ces banques n'a donné sa démission, alors que la taille de l'amende et les résultats de l'enquête montrent que la manipulation du FOREX faisait partie de leur culture d'entreprise. »

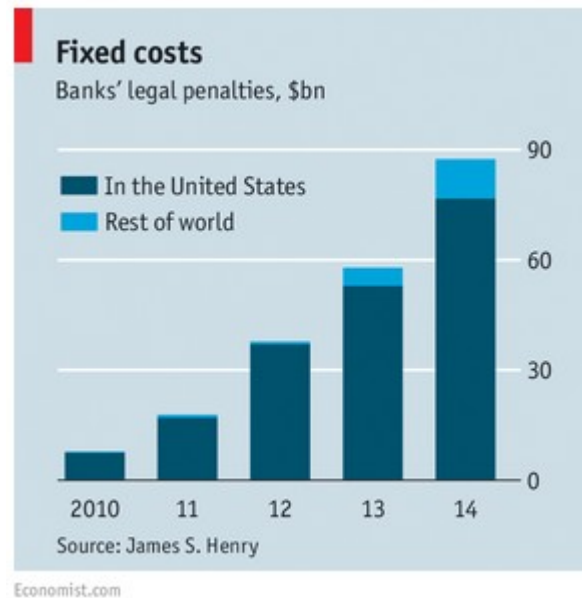
Au cours des 5 dernières années, les États-Unis ont infligé plus de 100 milliards de dollars d'amendes à différentes banques dans le cadre de nombreux scandales. Cela représente près de 2 fois le PIB de la Bulgarie.

Depuis la crise financière, les États-Unis se sont spécialisés dans le traitement rapide et efficace de ces affaires qui permettent au Trésor américain d'encaisser des recettes substantielles. Les banques paient ou doivent cesser



toute exploitation aux États-Unis. Ou pire, elles ne peuvent plus travailler en dollars. Un chantage très efficace...

La Suisse, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et de nombreux autres pays enquêtent aussi sur des affaires bancaires. Mais comme le montre [le graphique ci-dessous, élaboré par The Economist](#), dans ce domaine, ce sont les États-Unis qui raflent l'essentiel du jackpot. Le reste du monde doit se contenter des miettes...



## [1975-2015 : Une crise ? Quelle crise ?](#)

Posté le 21 mai 2015 par *Bruno Colmant*

Les dirigeants du monde s'appelaient Giscard d'Estaing, Brejnev et Ford. Paul VI serait encore Pape pendant trois ans. Les monnaies se déchainaient comme des portées wagnériennes suite à l'effondrement des accords de Bretton Woods. La guerre du Vietnam se terminait entre deux chocs pétroliers et le Shah d'Iran avait célébré les fêtes de Persépolis.

C'était avant le succès planétaire *'Logical Song'*, tiré de l'album *'Breakfast in America'* que ce groupe signerait en 1979 et dont toute une génération belge assista à l'apothéose musicale au Sport Paleis le 6 octobre 1979.

C'était l'année 1975 : Supertramp avait confectionné un album singulier, intitulé *"Crisis ? What Crisis"*, dont la pochette mettait une image un personnage bronzant sur un arrière-plan d'usines désaffectées. Déjà, à

l'époque, le cynisme de certains s'opposait au chômage d'un plus grand nombre.

C'était en 1975, il y a exactement quarante ans.

Ces années soixante-dix furent la décennie maudite.

Ce furent dix ans d'effarement. Il y avait autre chose qu'une crise du pétrole. Le mal était plus profond, et le trou d'air se transformerait en décrochage. Car, économiquement, les années septante, ce fut la fin des trente glorieuses, ces années d'après-guerre caractérisées par une croissance plane et une redistribution sociale prévisible. Soudainement, ces trente glorieuses n'étaient plus l'étalon, mais l'exception du modèle. Et tout allait basculer, parce que c'est justement pendant ces trois décennies d'exception que les systèmes de protection sociale furent construits en Europe. La croissance chaotique allait tout bouleverser. Les trente années suivantes seraient odieuses. Ceci conduisit, pêle-mêle, à une inflation catastrophique et à un gigantesque endettement public (le fameux effet boule de neige) qui trouverait son apogée désastreuse au milieu des années nonante.

Au niveau politique, aussi, ces années furent indécises. Nos gouvernants n'avaient pas compris la mutation économique. Les années soixante-dix, ce fut la décennie de la transition. La mutation du secteur manufacturier à une économie de services. Les ingénieurs des usines allaient céder le pas aux financiers.

La septième décennie du dernier siècle restera suspendue entre deux époques. Elle est inaccomplie et presque en apesanteur. Elle ramène à une Belgique d'avant, plus tout à fait celle d'après-guerre, mais encore aux couleurs trop ternes pour qu'elles en soient modernes. Et finalement, c'est bien le rapport au temps et à l'avenir qui s'est irréversiblement modifié dans les années septante. Le temps et l'économie ne seraient plus capitalisés du passé vers le présent, mais plutôt actualisés du futur vers le présent.

Après, tout s'accéléra. Vingt ans plus tard, Internet bouleversa toute l'architecture mondiale tandis qu'en 2015, quarante ans plus tard, la digitalisation, combinée aux objets interconnectés, à la robotique et à l'intelligence artificielle, vont pulvériser des pans entiers de l'économie marchande.

Le progrès s'inscrit dans la logique schumpétérienne de la destruction

créatrice.

Mais le problème de Schumpeter, c'est qu'on détruit autant qu'on crée. L'économie retrouve des bases stabilisées, mais aux prix d'effondrements capitalistes et humains cataclysmiques, comme la crise de 2008 et la récession l'illustrent.

Il reste une bonne nouvelle : ceux qui, comme moi, se souviennent de cet album sont toujours en vie.

Et gardent un souvenir ébloui du concert de 1979.

Et puis, surtout, Supertramp passe en concert.

En 2015, ils sont le 9 décembre à Bruxelles.

Peut-être chanteront-ils "*The crime of the century*" ?

## [La banque fédérale de New York ne respire plus sans l'accord de Washington](#)

**SHTF**

[Mac Slavo](#)  
[ShtfPlan](#)

Publié le 22 mai 2015

Des accords secrets passés il y a cinq ans à la Réserve fédérale viennent d'être révélés. Connus sous le nom de « Triangle document », ils prévoient d'abolir le pouvoir de réglementation de la banque fédérale de New York – longtemps connue comme étant l'avant-poste le plus important de l'institution privée quasi-gouvernementale – pour le placer entre les mains du Conseil des gouverneurs de la Fed à Washington DC.

Jusqu'en 2010, alors qu'était rédigé le document, les grosses banques profitaient d'une certaine autoréglementation, et exerçaient un pouvoir significatif sur le Conseil.

Les membres de la direction de la Fed de classe A et B étaient élus directement par les banques membres, et les membres de classe C étaient élus par le Conseil (ce qui n'est en réalité pas si différent). Le directeur de JP Morgan Chase, Jamis Dimon – qui a été impliqué dans la controverse du refinancement après 2008 – a été le [gouverneur classe A du Conseil de direction de la Fed de New York](#) pendant six ans jusqu'à expiration de son mandat en 2013.

Pour les grosses banques et la Réserve fédérale, il s'agissait simplement d'un arrangement de type « protection du poulailler par un gentil renard » que le public n'était jamais vraiment sensé comprendre.

Mais Jon Hilsenrath, du [Wall Street Journal](#), a levé le voile sur l'affaire :

La banque de réserve fédérale de New York, autrefois le régulateur le plus redouté de Wall Street, vient de perdre tout son pouvoir suite à une réorganisation secrète de la banque centrale du pays.

Le nouveau responsable des régulations de la Fed est un petit comité peu connu dirigé par le gouverneur de la Fed, Daniel Tarullo, qui tire les ficelles de la supervision de titans du système bancaire comme Goldman Sachs et Citigroup Inc.

La nouvelle structure a été élaborée en 2010 par un document confidentiel désormais connu sous le nom de « Triangle document ». Sous ce nouveau système, Washington est au cœur de la supervision bancaire, et exerce un contrôle sur les douze banques de réserve de la Fed, de la même manière que le Département d'Etat exerce un contrôle sur les ambassades.

L'article du WSJ s'intéresse en détails à un conflit d'intérêts assez intéressant entre les intérêts bancaires de Wall Street et les bureaucrates de Washington pour le contrôle de l'institution qui contrôle désormais le monde.

La même année, au cours des discussions qui ont précédé la signature du Triangle document, les examinateurs de la banque fédérale de New York, supervisés par William Rutledge, ont demandé une représentation accrue au conseil mais n'auraient, selon les personnes présentes, pas obtenu gain de cause. Mr Rutledge, qui travaille aujourd'hui pour Promontory Financial Group, un cabinet conseil qui s'adresse aux firmes qui ont affaire à des régulateurs, a dit soutenir cette réorganisation.

Neuf des membres du Conseil de la Réserve fédérale font partie du nouveau conseil des seize ; la banque fédérale de New York y a trois représentants, qui ont à répondre à Washington. Mr Dudley n'en fait pas partie.

« La banque de réserve de New York ne peut plus respirer sans demander d'abord à Washington l'autorisation d'inhaler ou d'exhaler », a déclaré une personne membre de la communauté bancaire.

La décision avait pour objectif d'établir une meilleure responsabilité envers le public, parce que les membres du Conseil des gouverneurs de la Fed à Washington sont des employés fédéraux et se doivent de respecter le FOIA.

Ces avantages sont en revanche contrebalancés par le fait que le public n'ait pas entendu parler de cette réorganisation jusqu'en 2015.

Il n'en est pas moins que le Triangle document réoriente le pouvoir vers Washington, ce qui est une bonne chose pour ceux qui jouissent désormais du pouvoir de la banque fédérale de New York, qui a établi des liens très forts avec Wall Street.

C'est en partie une conséquence de la loi Dood-Frank et de la création du Conseil de supervision pour la stabilité financière.

Comme l'a écrit [Naked Capitalism](#) :

C'est une grande victoire pour Dan Tarullo, qui est apparu comme étant un détracteur du rôle joué par les grosses firmes financières à la Fed à l'aube de la crise. C'est aussi une défaite pour les banques, puisque la banque fédérale de New York est largement reconnue comme étant proche de Wall Street. Le Conseil des gouverneurs doit répondre de ses actes devant les citoyens (ses employeurs sont des employés fédéraux).

Bien que ce détournement du pouvoir hors des mains de Wall Street soit une bonne chose, Washington DC ne s'est pas avéré bien meilleur pour les intérêts du public.

La signification de cette décision est peut-être surestimée, à une heure où la Fed tente de paraître plus transparente toute en maintenant l'idée fausse que la vie ne pourrait continuer ainsi sans ses nombreuses interventions.

Via [Naked Capitalism](#) :

Bien qu'il s'agisse là d'un pas dans la bonne direction, la question à se poser ici est de savoir si ce pas est adéquat. Comme nous pouvons le voir au travers de ses politiques monétaires, qui ont favorisé les

1%, la banque centrale est liée de bien trop près à l'opinion de l'élite de ce que devraient être ses priorités. La Fed semble par exemple ne pas se soucier de la sur-financiarisation de son économie, ou du besoin urgent d'une réduction de la taille et de la profitabilité du secteur. C'est une idée qui est aussi l'anathème du membre du Conseil des gouverneurs, Scott Alvarez, qui refuse d'admettre que la dérégulation qu'il a lui-même supervisée est à l'origine de la crise et continue d'avoir une lourde influence sur les politiques de réglementation.

Comme je l'ai déjà dit, les grosses banques reçoivent le soutien de l'Etat et ne peuvent pas être considérées comme des entités privées. Elles représentent aujourd'hui la pire forme de socialisme des riches. Elles devraient être régulées à la manière de sociétés de services. Voilà qui nous permettrait de redonner vie à une véritable économie qui puisse attirer des candidats ambitieux et instruits, plutôt qu'à une économie-casino.

La décision, bien que salutaire, a de fortes chances de se transformer en ce que les Japonais décriraient comme une « compétition de taille entre cacahuètes », où les réformes paraissent significatives aux insiders, mais triviales aux observateurs plus objectifs.

C'est peut-être là un recadrage trop faible et trop tardif. Ces nouvelles réglementations nous mèneront-elles à des réformes significatives ?

## **Japon: la production industrielle a chuté plus que prévu en mars (-0,8%)**

**BusinessBourse et Romandie Le 22 mai 2015**

**La production industrielle au Japon a reculé plus qu'initialement annoncé au mois de mars, de 0,8% par rapport à février au lieu de 0,3%, selon des données révisées publiées lundi par le ministère de l'Industrie (Meti).**

En comparaison annuelle, elle a chuté de 1,7%.

Sur le mois passé en revue, la production a souffert d'une moindre fabrication de machines électriques, des produits dérivés du pétrole et du charbon ainsi

que des produits métalliques.

Les livraisons ont pour leur part cédé 0,6% sur un mois (et non -0,3%), tandis que les stocks ont augmenté de 0,4% (au lieu de +0,3%).

Selon un sondage mené par le ministère et rendu public fin avril, les industriels prévoient un rebond de la production en avril (+2,1%), avant une nouvelle petite baisse en mai (-0,3%).

Bien que révisée à la baisse, cette statistique témoigne d'un redressement après un plongeon de 3,1% en février.

Après une croissance nulle en 2014, sous l'effet d'une douloureuse hausse de la taxe sur la consommation, le Japon devrait connaître une petite embellie cette année, dans un contexte de chute des cours du pétrole, selon les pronostics des économistes.

Les chiffres du produit intérieur brut (PIB) au premier trimestre, attendus mercredi, permettront d'en savoir plus sur la solidité de la reprise.

## **Derrière la bulle, le Mistigri, une Grande Expérience criminelle.**

*Article Bruno Bertez du 22 mai 2015*

Ce texte est important, il trace notre cadre analytique, celui que nous utilisons depuis la fin des années 90, quand les politiques monétaires ont basculé vers l'activisme. Nous avons tenté de bien mettre en évidence les articulations logiques, les causes et effets, avec le vocabulaire le plus accessible possible. Nous avons tenté de faire comprendre que, derrière la finance, ce qui se cache, c'est la politique. Peut être qu'avec le temps, la décantation, si nous murissons encore plus, un jour nous pourrons l'exposer plus clairement. Ce texte est plus complet, mais il reprend une tentative de synthèse récente.

Nous décrétons la naissance de « La Bulle ». La Bulle est née : une banque TBTF ose la nommer, la désigner ! Parler de « bulles » revient à la mode. Le prétexte en a été fourni par ce que certains appellent l'éclatement de la bulle des emprunts souverains et singulièrement des allemands, les Bunds.

Pendant longtemps, l'establishment et les médias MSM ont reculé devant l'utilisation du mot « bulle », c'est normal, car il comporte une dimension « fight the Fed », c'est à dire un aspect rebelle, contrarian. Il y a une sorte de résistance à appeler un chat un chat, même si on l'a devant les yeux lorsque cela est contraire aux souhaits des puissants. Oser le faire équivaut à oser les soupçonner de noirs desseins.

Pourtant, depuis quelques temps, la réticence s'efface, le vocabulaire et les esprits évoluent. Or, vous savez que le vocabulaire formate les esprits, à l'insu bien sûr de ceux qui l'utilisent. Ainsi quelle n'a pas été notre surprise de voir les services d'une Banque TBTF, Citi, utiliser carrément le vocabulaire des bulles dans une note publique et, pire, en faire usage dans le titre de ladite note.

Nous nous sommes dit que ceci méritait intérêt car rien n'est innocent. Le refus antérieur d'utiliser le mot « bulles » avait pour origine le souci de ne pas souligner la surévaluation des assets financiers. Les assets sont, selon les critères historiques classiques, valorisés très généreusement et, comme ceci est produit délibérément par la Banque Centrale, le nommer, le dénoncer, c'est l'équivalent de s'y opposer. On ne s'oppose pas à l'effet de richesse lorsqu'il est recherché par le Chef ou la Cheffe et... que l'on en profite. Ce n'est bon, ni pour la carrière, ni pour les bonus. Il est évident qu'il ne fallait surtout pas donner l'impression que l'on combattait la Fed quand Yellen, il y a à peine quelques mois, s'efforçait de nier l'existence de surévaluations. Parler de « bulle » était mal vu

Et puis, les choses ont évolué, la Fed a commencé à préparer l'atterrissage et elle a enclenché le processus de pression sur les perceptions. Ainsi, elle a déclaré les biotechs « frothy, » spéculatives, exubérantes, puis ce fut le tour des emprunts High Yield, puis maintenant, c'est celui des actions... On remonte la pente du risque. Bref, on ne cherche plus l'effet de richesse ; ce que l'on cherche ; c'est la normalisation ordonnée. On a peur de ce que l'on appelle l'instabilité financière. Nous sommes donc fondés à parler librement, les commentateurs et Citi, ont donc le droit de suivre les « guidances » de la Fed et d'aborder la question des évaluations.

Donc, nos amis de Citi, les gens de l'équipe « Citi Equities research » publient une note dont le titre est « IT IS BUBBLE TIME ». Le pouvoir des Maîtres est celui de nommer, de tracer une équivalence, de dire, en fonction



des objectifs, ceci c'est cela, ou ceci, c'est comme cela. L'équipe de Citi écrit: « lors de marchés haussiers murs, on parle de bulles de prix des assets. Ces bulles sont souvent basées sur une idée convaincante et alimentée par des liquidités excessives ». Nous vous parlerons plus tard de cette idée convaincante. Elle est absurde. C'est l'idée de la disparition de la croissance.

Première remarque, l'état de « bulles » est décrété, officialisé, entériné. On en parle, on le porte en titre d'une note officielle. Cela nous tire l'association d'idées : « faute avouée est déjà à moitié pardonnée » !

Deuxième remarque, les bulles sont basées sur... une idée.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que les bulles sont produites dans la tête des gens, dans leur cerveau, ils ont des idées et ce sont ces idées qui sont à la base de la formation des bulles.

Cela mérite analyse. La question se pose : dans le système, qui est à la base des bulles? Est-ce la magie des idées des gens, le pouvoir de l'esprit, la subjectivité ou bien autre chose, de plus concret et de plus réel? Le tour de passe-passe est clair, net, car la réponse de nos « penseurs » des bulles est sans équivoque. C'est l'idée qui est à la base. Et pour surenchérir, ils donnent les exemples de bulles. La bulle des tulipes, la South Sea Bubble, la bulle des Technos, la bulle du Logement... Donc la bulle n'est pas produite par le Banquier Central et sa politique de fabrication de bulles, non, elle est produite dans la tête des gens : la bulle, c'est une manifestation des fameux « animal spirits », de l'irrationalité des participants aux marchés.

Vous voyez déjà l'entourloupe, les auteurs, complices des Banques Centrales exonèrent les Maestro, les Bernanke, les Yellen, les Draghi. Ce qui est premier, c'est l'attrait des objets qui font bulle. C'est une propriété de ces objets qui fait que l'on s'entiche à la folie pour eux et que l'on rentre dans l'irrationnel.

Avez-vous l'impression, depuis Mars 2009, qu'il y a eu la moindre folie, le moindre enthousiasme du public, la moindre euphorie? Nous non ! Et pourtant, nous sommes sur les marchés mondiaux chaque jour. Depuis 2009, le monde est triste, abattu, déprimé, il ne croit à rien et surtout pas à l'avenir, il est incapable de retrouver le moral, c'est cela la déflation, un mood, une humeur négative.

On en est à croire que plus jamais la croissance ne reviendra, que la

stagnation est séculaire. On doute de l'avenir. On se résigne.

La réalité est que le public et les opérateurs sur les marchés n'ont pas fabriqué de bulles, ils ont obéi à la rationalité de court terme dont les Banquiers Centraux ont tracé le chemin. Ils ont supprimé le rendement des actifs sans risque, ils ont retiré du rendement de ce qu'ils appellent le portefeuille mondial et créé un effet d'entonnoir. Les agents économiques se sont adaptés. La quête du rendement à tout prix a provoqué une hausse des prix des actifs financiers, les rendements ont continué de baisser, ce qui a forcé à monter de plus en plus haut dans l'échelle du risque au point de tout surévaluer, en chaîne, de proche en proche. Voilà le mécanisme objectif, concret de formation des bulles. Il a une cause, les bulles sont des effets.

Ce qui est la base, ce qui est premier, c'est la politique des Banques Centrales, ce sont elles qui, délibérément, ont choisi cette politique de disparition des rendements, d'entonnoir, et de stimulation de la prise de risque. Donc, il faut rendre à César ce qui est à César et inverser la proposition des salariés de Citi ; non, ce ne sont pas les actifs financiers qui sont devenus plus séduisants ; non, ce ne sont pas les opérateurs boursiers qui ont été pris de folie et d'euphorie ; non, absolument pas, ce sont les responsables de la conduite des affaires qui ont produit, créé, fabriqué tout cela ; et en particulier les bulles.

Rationnellement, les agents économiques se sont bien comportés, ils ont réagi normalement. Vers la fin du cycle des QE, les achats de titres et les promesses de taux bas ont été maintenus trop longtemps, on a trop retiré d'actifs financiers qui offraient un rendement et trop émis de monnaie qui ne rapportait rien, on a donc volontairement accentué les déséquilibres entre la masse de monnaie qui ne rapporte rien et le stock d'actifs, qui rapportent encore un peu, disponibles.

La conclusion opérationnelle s'impose, si les bulles n'ont pas été produites par les idées, par les animal spirits, c'est à dire par les gens, et si elles ont bel et bien été produites par les Banquiers Centraux, alors ce qu'il faut suivre et surveiller et essayer de deviner, c'est ce qui se passe dans la tête de ces mêmes Banquiers Centraux. d'où la névrose actuelle qui consiste à scruter au microscope la moindre parole des oracles, à couper le moindre cheveu des Banquiers Centraux en quatre. Il y a toute une industrie de l'exégèse des signaux de fumée. Incroyable régression incroyable déculturation de nos

sociétés.

Ce que l'on dit maintenant sur les bulles, ce sont des rationalisations, a posteriori. C'est le cas de cette fameuse « idée » utilisée par les rédacteurs de Citi, l'idée de la stagnation. Le thème a été lancé il y a quelques mois par Summers, et le Vice-Président de la Fed, Stanley Fisher. Krugman et Blanchard y sont implicitement ralliés. Cela est sous-jacent à leurs analyses. Ces personnes ont lancé, pour expliquer l'échec des politiques monétaires non-conventionnelles, l'échec des QE et de la ZIRP, elles ont lancé l'idée qu'après tout on n'y pouvait rien et que peut-être c'était la fatalité, « le potentiel de croissance à long terme serait durablement réduit ». Voilà comment une idée qui est née après que la bulle ait été gonflée, une idée qui n'est même pas parvenue au stade du grand public, finit par servir à expliquer et causer la bulle! Nous sommes dans la magie, à moins que ce ne soit dans la mauvaise foi.

Selon nos idéologues, la chute des rendements traduit l'insuffisance de la demande d'épargne donc l'insuffisance relative de la formation de capital. Pour simplifier il y a trop d'épargne face à pas assez d'investissement. Ceci explique que les courbes d'offre/demande d'épargne qui déterminent le taux d'intérêt d'équilibre se croisent en dessous du niveau zéro. Nos soi-disant économistes oublient que le niveau des taux d'intérêt est artificiel, qu'il n'est pas constaté, mais qu'il est produit, fabriqué. Il résulte d'une volonté, donc il traduit la politique des Banquiers Centraux ; il n'est en aucun cas le fameux taux d'intérêt naturel ou neutre de Wicksell auquel ils font semblant de se référer sans le comprendre.

Le taux actuel de l'intérêt ne contient aucune anticipation, il ne nous renseigne pas sur l'avenir. Le travail de Wicksell est un travail théorique, un travail de laboratoire. Les limites en sont posées par le chercheur lui-même : « notre taux naturel est un taux déterminé par l'offre et demande comme si le capital réel était prêté sans intermédiaire de la monnaie ». Or justement, c'est la monnaie créée à partir de rien, out of nothing, depuis la fin du lien avec l'or, qui modifie tout notre système et ses lois de fonctionnement. Tout se passe comme si Bernanke et consorts avaient dit : nous baissons les taux administrés, nous faisons baisser les taux à long terme par nos achats de titres, et nos injections de monnaie, nous espérons que cela va restaurer la croissance, la croissance ne revient pas donc comme les taux sont bas, cela

veut dire que nous sommes dans un cycle de stagnation séculaire ! Peut-on raisonner plus faussement ! La seule conclusion logique est , non pas que les taux bas annoncent une stagnation, mais que l'outil de la baisse des taux est inadéquat pour relancer les économies sur-endettées, les économies qui ont touché le « pic debt ».

La bulle a une cause, ce sont les politiques monétaires.

La bulle a des responsables, ce sont les Banquiers Centraux.

La bulle a échoué à produire de la croissance, c'était une erreur de la gonfler.

Conclusion, pour réconcilier le tout et exonérer les responsabilités, on proclame : « Il n'y a rien à faire contre la baisse du potentiel de croissance, et c'est ce que traduit, ce qui la produit, la bulle ». Ah les braves gens!

L'autre branche du raisonnement , appliquée aux évaluations et au marché financier est toute aussi délirante. Les taux déprimés dit-on justifient les évaluations élevées. C'est la fameuse équation de la Fed qui relie la valorisation des actions au taux des Treasuries à 10 ans. Ceci équivaut à dire, la perspective d'une stagnation séculaire justifie que les actions soient très chères. Cela est déjà difficile à avaler. Plus cela va mal, plus les actions doivent être chères ! Mais il y a plus, si les prix des actions sont élevés, alors la somme des cash flows et des profits qu'elles vont nous « gagner » pendant la période de stagnation va nous procurer un rendement lui aussi très faible. Un rendement c'est le ratio d'un cash flow sur un prix n'est ce pas. Donc implicitement la thèse, le paradigme à la mode équivalent à dire, au niveau actuel, les actions ne vont quasi rien rapporter sur leur durée de vie théorique (50 ans) , vous prenez des risques pour rien, ... elles sont en bulle. Autrement dit nous sommes dans une tautologie absurde, on achète des actions sur l'idée qu'elles ne vont rien rapporter parce que nous sommes en stagnation séculaire.

Tout cela est important pour la suite des évènements, cela est important pour l'Histoire, cela est important pour la Morale. Les responsables, les coupables de tout ce qui va arriver, ce sont eux, les Banquiers Centraux. Quand la future Commission Pecora se réunira pour les juger et les punir, il faudra s'en souvenir.

Une bulle de prix des actifs financiers ne s'est pas formée, elle a été soufflée par ceux qui avaient le pouvoir de gonfler le bilan de la Banque Centrale, nous sommes dans le volontarisme, dans l'activisme, voilà pour la question

de la responsabilité. Une coterie d'universitaires a pris le pouvoir, elle s'est attribuée le droit de fixer l'avenir de nos systèmes, de nos sociétés, de transférer les revenus, de répartir les richesses dans la plus grande inégalité et sans contrôle démocratique aucun. Un quarteron « d'academics » a fait un putsch mondial. La finance, c'est de la politique dissimulée.

Passons à la question de la maîtrise. Il n'y aura pas d'éclatement spontané des bulles, nous ne sommes pas dans la situation où l'esprit, le « mood » du public peut changer, puisque le public est guidé, manipulé, il est agi. Le public n'agit pas, il réagit. Si les signaux envoyés par les Banquiers Centraux restent inchangés, si rien n'est modifié, on continuera à faire des bulles et à faire bulle. Il n'y a aucune alternative. No place to hide. Ce qui provoquera les changements, c'est le pilotage. Le risque ne vient pas du public, il vient des Chefs et Cheffes, de leurs erreurs de pilotage, de la surestimation que les Chefs et Cheffes entretiennent d'eux même. De la même façon qu'ils seront responsables et coupables de la formation des bulles, ils seront responsables de son éclatement dévastateur.

Ce qu'il faut comprendre, c'est l'opération idéologique manipulatrice à laquelle se livrent les équipes de Citi. Il faut officialiser la notion de bulle, la reconnaître, pour préparer l'avenir et détourner les doigts accusateurs.

Avant, les bulles se formaient parce qu'un objet paraissait attrayant pour des raisons plus ou moins justifiées. Cet objet était convoité. Il déchaînait les passions, une bulle se formait si les autorités monétaires solvabilisaient la demande, si elles créaient autant de liquidités qu'il en fallait pour alimenter la bulle ; cela, c'était avant.

Maintenant, les autorités ont étudié l'histoire, elles ont découvert que la fabrication des bulles pouvait être utilisée, faite à la main pourrait-on dire, provoquée, et qu'ainsi on obtenait un nouveau mode de régulation. L'ancien, par la modulation du cycle du crédit, était devenu insuffisant, on a tâtonné et, par glissements successifs, on a mis au point ce nouveau mode cynique de régulation. On veut stimuler la demande globale, on gonfle une bulle qui permet de créer du crédit au-delà du cycle spontané, on crève la bulle et on nettoie, on passe la serpillière. Puis on repart pour un tour. Au passage, on a lessivé ... les classes moyennes.

Nous l'avons maintes fois expliqué, décrit, le système réussit à durer par l'inversion du réel et des signes, des causes et des effets, par le remplacement

de plus en plus généralisé des lanternes par les vessies.

Les « bulles » prospèrent, si on ose dire, selon un schéma bien établi.

Au début, elles sont modestes raisonnables, presque justifiées à titre d'anticipation. Puis, elles s'installent, gagnent en extension de proche en proche, par imitation et débordements. Ensuite, elles s'ancrent, elles font leur trou dans le système, elles s'incrument car les responsables de la conduite des affaires n'y voient que bénéfice. Tout le monde aime la prospérité, même fausse. On ne les reconnaît pas parce que chaque bulle est spéciale, différente et que tout le monde est content. Pour ne pas les crever, on les alimente en crédit, en liquidités. Ensuite, le rendement des injections de liquidités commence à baisser, il faut de plus en plus souffler pour un résultat qui plafonne. Les autorités hésitent, car au fur et à mesure que la bulle grossit, l'on prend conscience d'un risque important pour la stabilité financière. Cette prise de conscience dissuade d'intervenir et de faire ce qu'il faut pour la maîtriser. Quand on se décide, on le fait avec des « pas de bébés », des mesures marginales, insuffisantes, des « baby steps » et bien sûr on échoue. On revient en arrière, on réinjecte. La prise de conscience de l'échec par le public et les marchés est le facteur déclenchant de la dernière salve, la phase d'explosion, de blow off, stratosphérique, celle du bouquet final.

Il n'y a pas de bulle, vous savez que c'est par commodité que nous utilisons ce vocabulaire, il a le mérite d'être compréhensible par beaucoup, même s'il comporte sa part de fausseté et, maintenant, comme nous l'avons démontré, de tromperie. Tout ce qu'il y a, c'est une Great Experiment, une Grande Expérience. Il n'y a pas de bulles parce que, ce qui est premier depuis 2009, ce n'est pas l'attrait des objets financiers recherchés, mais le Mistigri du cash. En dernière analyse, c'est le fait que le cash soit produit, inflaté, et constitue un repoussoir dont on veut se débarrasser, qui est à la base des bulles.

Or, on n'a pas fini de « Mistigriser » le cash : on s'y attaque, on le pilonne. Et c'est ce qui nous fait croire à une future, dernière phase de gonflement de la bulle, une phase de feu d'artifice avec bouquet final. La lutte préparatoire contre l'usage de la monnaie cash s'inscrit dans ce cadre de « Mistigrisation ».

Le rendement des injections de liquidités pour relancer la croissance tend vers zéro, il faut en produire de plus en plus. Le rendement du crédit également, on est au stade du gavage de l'oie. Or, il faut maintenir le crédit,

coûte que coûte. Tous ces éléments combinés font que l'on s'installe dans les taux négatifs pour les dépôts et les actifs quasi monétaires sans risque. On modifie le statut juridique du cash pour le faire sortir du droit de propriété et le faire rentrer dans le droit bancaire, on agite les menaces fiscales, on étudie et diffuse des études qui vont dans le sens de l'interdiction du cash, bref on fait comme nous l'exprimons dans notre néologisme. On « Mistigrise » le cash.

La conséquence logique, pas besoin d'être voyant, c'est le gonflement de la hernie, de la bulle, des bulles. Quelle bulle sera privilégiée à l'avenir? Personne ne peut le savoir par avance, mais ce que l'on sait, c'est que l'argent trouve toujours sa ligne de plus grande pente pour s'enrichir. La vraie question qui doit tarauder l'esprit des Chefs et Cheffes est la question fondamentale que l'on s'est posée au moment du passage à la financiarisation au début des années 80: est-ce que nous réussirons toujours à garder l'argent prisonnier, à le faire tourner en rond dans le système. Réussirons-nous toujours à l'empêcher de partir à la recherche de sa Valeur ou Contre-Valeur ?

## **L'Iran menace de tirer 80.000 missiles contre Israël**

SputnikNews Publié par wikistrike.com sur 21 Mai 2015



**Cette menace fait suite aux récents propos du ministre israélien de la Défense selon lesquels Tel Aviv pourrait utiliser des armes nucléaires contre Téhéran en cas d'agression.**

L'Iran tirera plus de 80.000 missiles contre Tel Aviv et Haïfa en cas d'agression israélienne, a rapporté jeudi la chaîne de télévision iranienne [IRIB](#) citant le général iranien Yahya Rahim Safavi.

***"Si l'Iran est la cible d'une attaque, il rasera Tel Aviv et Haïfa. L'Iran et le Hezbollah sont assez puissants pour réagir d'une manière adéquate à l'agression sioniste (...). Le Hezbollah dispose de 80.000 missiles qu'il peut utiliser", a dit le général Safavi.***

Le général iranien a fait cette déclaration en réaction aux propos émis par le ministre israélien de la Défense Moshe Yaalon à Jérusalem le 5 mai dernier. A la question de savoir si les pays démocratiques pouvaient lutter contre les menaces émanant notamment de l'Iran, le ministre a déclaré qu'Israël pouvait envisager "certaines mesures" pour garantir sa sécurité. A titre d'exemple Moshe Yaalon a rappelé que le président américain Harry Truman avait préféré de bombarder Hiroshima et Nagasaki au lieu de mener une longue guerre contre le Japon.

Téhéran a déjà réagi aux propos de M.Yaalon. L'ambassadeur iranien à l'ONU, Gholam Ali Khoshrou a envoyé une lettre au secrétaire général de l'ONU Ban Ki-moon et au Conseil de sécurité des Nations unies appelant à condamner la déclaration du ministre israélien que l'Iran considère comme une menace pour la paix et les populations civiles.